

MC
2:

REVUE DE PRESSE



MAISON
DE LA
CULTURE
GRENOBLE

Reminiscencia

Malicho Vaca Valenzuela / Collectif Cuerpo Sur



FESTIVAL D'AVIGNON

Malicho Vaca Valenzuela, passé recomposé

Eruptions Dans «Reminiscencia», spectacle hanté par le territoire, le metteur en scène chilien mêle son histoire personnelle et l'héritage social douloureux de son pays.

Quand le Covid cogna à la porte du monde début 2020, le Chili se débattait dans l'Estallido social, ce mouvement de contestation contre les inégalités sociales et les multiples dysfonctionnements du pays. La pandémie allait bientôt siffler la fin de la récré. Malicho Vaca Valenzuela entame alors un long confinement dans la maison familiale à Bellavista, dans le centre de Santiago. «J'ai longtemps collectionné des objets hétéroclites comme des plaques de métal qu'on trouve dans les rues de la ville portant les anciens noms des différentes artères maintes fois rebaptisées», raconte le metteur en scène, auteur de *Reminiscencia*, qu'il présentera au gymnase du lycée Mistral du 17 au 21 juillet. «Avec la réclusion, j'ai compulsé des dizaines de blogs là-dessus ; j'ai aussi revu tout le matériel stocké dans mon or-

dinateur, une compile d'images, de lieux et de liens familiaux et tout ça a abouti à une cartographie personnelle. En géolocalisant ces objets ou espaces auxquels je n'avais plus accès, j'ai eu envie de voir jusqu'où je pouvais aller.»

Chapka. Un soir, il poste sur Instagram des images témoignant des tensions sociales au fil des années dans la capitale. Un prof de fac argentin, intéressé par son travail, lui envoie illico un film de huit minutes sur un Santiago antédiluvien. Débute alors un work-in-progress poético-politique à travers son histoire familiale et sur les épisodes des différentes éruptions sociales chiliennes. Il l'alimente avec ses archives personnelles numérisées, des cartes virtuelles, des images de caméras en direct et Google Earth. Ce «collage de mémoire collective» comme il le décrit séduit ses

abonnés qui voyagent dans leur ville sans sortir de chez eux et le nourrissent à leur tour. En mars 2021, le directeur d'un des principaux festivals de théâtre en Argentine le convainc d'en proposer une version en streaming, avant de le jouer sur scène l'année suivante. «Quitter le virtuel et jouer *Reminiscencia* lui a octroyé une nouvelle dimension. En live, la pièce ne juge personne, elle se focalise sur une certaine tendresse radicale. Ça parle d'amour, de liens familiaux, d'une vie passée à lutter. Je milite depuis l'âge de 14 ans, j'en ai 36, c'est ce que je mets en scène.» Malicho Vaca Valenzuela a donné rencard un vendredi de mai sur MacKenna, une des grandes artères de Santiago. Pour conjurer le froid de l'automne austral, il arbore une chapka et ressemble à un Diego Maradona juvénile, deux anneaux à chaque oreille et barbichette

compris. Le surlendemain, il s'envolera pour la Belgique et les Pays-Bas avant de revenir en Amérique du Sud pour des représentations en Equateur et au Chili. Puis, ce sera le grand départ pour Avignon. Il a d'abord étudié à l'université du Chili où il était un voisin de pupitre de Gabriel Boric, l'actuel chef de l'Etat, son aîné d'un an («son arrivée à la présidence en mars 2022 a charrié un immense espoir et un vertige en conséquence, tant sur le plan politique que culturel. Même si c'est compliqué, on doit apprendre la patience»), avant de faire l'acteur sur les planches et les écrans, puis de devenir metteur en scène et dramaturge, notamment pour la compagnie la Insolente Teatro. Il ne sera que le troisième Chilien présent dans l'histoire du Festival, où la «langue invitée» est cette année l'espagnol (après l'anglais l'an der-





nier). Même s'il se dit «flatté» par sa présence dans l'un des plus importants rendez-vous théâtraux d'Europe, il ne se sent pas de connexion particulière avec la petite dizaine de metteurs en scène issus du sous-continent qui y seront. Il connaît Lola Arias mais il est surtout pote avec Tiziano Cruz : «On se croise dans les festivals. Il vient d'un peuple indigène au nord de l'Argentine et je m'identifie à la communauté mapuche. En plus, on a la même radicalité, esthétique et politique.»

Errance. Depuis l'origine, son théâtre est hanté par la mémoire et le territoire. «Si on fouille la terre ici, on trouve beaucoup de résurgences d'un passé douloureux. Entre autres, celles de cadavres d'innombrables personnes disparues à cause de la dictature ou des cartels. Cette sorte d'archéologie macabre offre la possibilité de mettre des mots sur ce que le pays a gardé sous terre», invoque-t-il. Dans cette errance au goût étrange, qui évoque en de fulgurants instants *le Navire night* de Marguerite Duras ou *la Forme d'une ville* de Julien Gracq, l'héritage douloureux du Chili est omniprésent. Pourrait-il en être autrement venant de la part d'un gars né et grandi à mi-chemin entre le Mapocho, le fleuve de la ville où la junte jetait les corps des opposants aux premiers jours de la dictature, en 1973, et la Plaza Italia, le cœur nucléaire depuis toujours de toutes les révoltes sociales ?

RICO RIZZITELLI
Correspondant
à Santiago (Chili)

REMINISCENCIA
de MALICHO VACA
VALENZUELA au gymnase
du lycée Mistral,
du 17 au 21 juillet.

«Quitter
le virtuel et
jouer [ma pièce]
lui a octroyé
une nouvelle
dimension.»

**Malicho Vaca
Valenzuela**





► 29 juin 2024 - N°nc - Festival D Avignon



Dans Reminiscencia, l'héritage douloureux du Chili est omniprésent.

PHOTO FRANCISCA RAZETO





LE FESTIVAL D'AVIGNON

Une constellation sud-américaine très politique

RENCONTRE | Un tiers de la programmation du Festival se joue en espagnol. Peu connus en France, Tamara Cubas, Tiziano Cruz et Malicho Vaca Valenzuela explorent l'esthétique des corps au prisme de l'histoire de leurs pays

Habla usted español? Si ce n'est pas le cas, il va falloir s'y mettre! L'espagnol, deuxième langue la plus parlée au monde (après le mandarin, et devant l'anglais et l'hindi), est aussi, en 2024, la deuxième langue du Festival d'Avignon, qui y consacre près d'un tiers de sa programmation. Et avec lui s'invite une pléiade de créateurs latino-américains peu ou pas connus, pour qui cette langue est au cœur d'enjeux intimes et politiques où se mêlent l'identité, l'histoire (marquée du sceau de la dictature militaire) et les questions postcoloniales.

De certains, on a déjà pu voir le travail en France. Ainsi de l'Argentin Mariano Pensotti, qui crée (en français) *Une ombre vorace*, le désormais traditionnel spectacle itinérant du Festival. Ainsi de sa compatriote Lola Arias, qui présente *Los dias afuera*. Ou de Gabriel Calderon et de Chela de Ferrari, respectivement uruguayen et péruvienne mais tous deux installés en Espagne, présents avec leurs spectacles *Historia d'un senglar (o alguna cosa de Ricard)*, d'après *Richard III*, de Shakespeare, et *La gaviota*, d'après *La Mouette*, de Tchekhov.

Les trois autres sont des inconnus, dont on va découvrir l'univers artistique – et, dans les trois cas, très politique – à Avignon. Voici donc, par ordre d'entrée en scène, l'Uruguayenne Tamara Cubas, avec sa pièce *Sea of Silence*; l'Argentin Tiziano Cruz, présent avec deux spectacles, *Soliloquio (me desperté y golpeé mi cabeza contra la pared)* (« Soliloque. Je me suis réveillé et je me suis cogné la tête contre le mur ») et *Wayqeycuna*; enfin le Chilien Malicho Vaca Valenzuela, qui signe *Reminiscencia*.

« Aspiration à la décolonisation »

Tamara Cubas est née à Montevideo en 1972, et vient des arts visuels et de la danse, avant d'accorder une importance de plus en plus grande à la parole dans son travail. Cette femme au caractère bien trempé dirige la section artistique de

Campo abierto, un lieu hybride, principalement agricole, situé en pleine campagne, dans l'extrême nord de l'Uruguay, à la frontière avec le Brésil. Elle a elle-même l'expérience de l'exil, puisque ses parents sont partis vivre à Cuba quand elle était enfant, pour fuir la dictature qui a sévi dans son pays de 1973 à 1984.

Le travail qu'elle mène depuis vingt ans, sous forme d'installations, de performances, de pièces de danse ou de théâtre, de rituels, se développe selon deux axes, liés par ce qu'elle appelle une « *esthétique de la précarité* ». « *Le premier axe, c'est la puissance du corps, la manière dont le corps performatif est porteur d'autonomie, explique-t-elle. Les corps latino-américains sont animés d'une force incroyable, ils sont marqueurs de souvenirs, d'histoire, et d'une aspiration incessante à la décolonisation.* » « *Le deuxième, poursuit-elle, c'est une recherche sur la question de l'Autre, importante dans un pays comme le nôtre où la culture originelle a été complètement éradiquée. Le vivre-ensemble, l'hétérogénéité, la chose commune sont au cœur de mon travail.* »

Dans *Sea of Silence*, elle met en regard le destin de femmes qui ont choisi de ne pas émigrer, alors que tout les y poussait, avec l'histoire de la chasse aux sorcières pendant laquelle des dizaines de milliers de femmes ont été exécutées en Europe entre le XV^e et le XVII^e siècle. « *Je travaille avec sept femmes venues du Nigeria, d'Égypte, d'Indonésie, du Brésil, du Chili, du Mexique et d'Uruguay. Des femmes qui tentent elles-mêmes de se reconnecter avec leurs cultures originaires. Ensemble, nous ne cherchons pas tant à inventer une forme rituelle qu'à habiter une logique rituelle* », résume cette artiste qui célèbre la puissance féminine.

« Tacher la blancheur »

Tiziano Cruz est né en 1988 dans le Jujuy, à la pointe nord de l'Argentine, à la frontière du Chili, de la Bolivie et du Paraguay, dans une famille aux origines indigènes appartenant au peuple aymara. Comment est-il devenu un « artiste





queer», lui qui a passé une partie de sa jeunesse dans la rue et a été le premier membre de sa famille à aller à l'université? «*Mon corps et mon histoire sont indissolublement liés*, dit-il. *En tant que jeune queer indigène, j'ai pris conscience très tôt qu'en Argentine, il y a des corps qui valent plus que d'autres. Le corps est une question politique.*»

Soliloquio (me desperté y golpeé mi cabeza contra la pared) et *Wayqeycuna*, les deux spectacles qu'il présente à Avignon, sont le deuxième et le troisième volet d'une trilogie conçue à la suite de la mort de sa sœur, à 18 ans, à cause d'une négligence médicale lors d'un accouchement. «*Tout mon travail consiste à générer une autre esthétique du corps*, détaillait-il. *En Argentine domine une obsession pour la blancheur de la peau. Il va s'agir de tacher cette blancheur, de générer une faille, une rupture dans cette logique de blanchiment.*»

Partout où il présente *Soliloquio*, Tiziano Cruz recrée la pièce avec des communautés indigènes de l'endroit où il se trouve. A Avignon, «*où il n'y a pas beaucoup d'émigrants latino-américains*», il a travaillé avec la communauté gitane, laquelle vit dans des quartiers (à l'extérieur des remparts) parmi les plus insalubres de France. Il recrée avec eux des formes de rituels qui sont aussi au centre de *Wayqeycuna*. Dans ce spectacle, Tiziano Cruz renoue avec la langue quechua – dans laquelle *Wayqeycuna* signifie «*mes frères à moi*» –, en orchestrant «*l'abandon de la culture européenne et de la langue espagnole et la réconciliation avec [ses] racines autochtones*». Cela passe par une interprétation contemporaine et festive, basée sur la cosmogonie andine, des rituels de son peuple, où la mort est convoquée au cœur même de la vie.

Malicho Vaca Valenzuela est né à Santiago du Chili en 1987, dans une famille de musiciens installée dans le quartier bohème de la ville, «*à quelques rues de la maison de Pablo Neruda*», tient-il à préciser. Il a été un enfant acteur, et chez lui aussi c'est la «*question queer*» qui a été le déclencheur de son travail à la croisée de l'art et de la politique, du théâtre et du cinéma. «*C'est à l'école de théâtre et à l'université que j'ai subi les violences et la discrimination les plus graves*, raconte-t-il. *Violence visant mon être même, ma voix, ma manière d'être "non virile". Un comportement qui témoigne de l'hégémonie patriarcale où il n'y a pas de place pour les corps dissidents.*»

«*Je viens d'une génération qui se bat pour comprendre son histoire*», affirme-t-il, et convoquer l'histoire chilienne, pour lui, consistait à le faire depuis cette position : «*être queer, pauvre et latino*». Il a déjà six pièces à son actif,

tournant autour de la «*violence cachée*» en s'inspirant d'histoires réelles de meurtres d'homosexuels ou de prostituées.

Reminiscencia, la création que l'on verra à Avignon, est née pendant le confinement dû au Covid-19, qui a correspondu au Chili avec une vague de révoltes contre les inégalités sociales. Enfermé chez lui, Malicho Vaca a entrepris de collecter sur les réseaux sociaux les souvenirs d'habitants de Santiago. L'affaire a vite pris le tour d'une cartographie émotionnelle et politique, en une «*sorte d'archéologie intime de la ville qui est aussi le reflet de la perte de mémoire*», dans ce pays où des centaines de personnes disparues sous la dictature du général Pinochet (1973-1990) n'ont jamais été retrouvées. «*Au Chili, médite Malicho Vaca, nous avons des ciels bleus immenses dans lesquels nous pouvons lire, mais nous ne savons pas ce qui se dissimule dans le sol, alors que tous les disparus y sont cachés.*» Un propos que ne désavoueraient certainement pas ses camarades Tamara Cubas et Tiziano Cruz. ■

FABIENNE DARGE

À VOIR
SEA OF SILENCE
 de Tamara Cubas.
 Théâtre Benoît-XII,
 du 4 au 9 juillet (relâche le 7)
 à 19 heures.
 Durée : 1 h 30.

SOLILOQUIO
 de Tiziano Cruz
 Gymnase du lycée Mistral,
 du 5 au 7 juillet
 et du 11 au 13 juillet
 à 18 heures.
 Durée : 2 heures.

WAYQEYCUNA
 de Tiziano Cruz
 Gymnase du lycée Mistral,
 du 10 au 14 juillet
 à 11 heures
 (18 heures le mercredi).
 Durée : 1 h 10.

REMINISCENCIA
 de Malicho Vaca Valenzuela.
 Gymnase du lycée Mistral,
 du 17 au 21 juillet
 à 11 heures et 18 heures.
 Durée : 55 min.





► 29 juin 2024 - Le Festival D Avignon

« L'hégémonie patriarcale ne laisse pas de place pour les corps dissidents »

MALICHO VACA VALENZUELA
auteur et metteur en scène chilien
de « Reminiscencia »



« Reminiscencia », de Malicho Vaca Valenzuela, le 1^{er} décembre 2022. FRANCISCA RAZETO





Céline Vaysse





**Demandez
le programme!**

Liberté Cathédrale
de Boris Charmatz





Programme



↑ **Reminiscencia**

conception et mise en scène
Malicho Vaca Valenzuela

Théâtre Enquêtant sur la mémoire collective de la ville de Santiago du Chili, l'auteur et metteur en scène Malicho Vaca Valenzuela a profité du confinement pour s'intéresser aux souvenirs des habitants et habitantes de son quartier. Sachant qu'il s'agit d'un lieu stratégique d'où démarrent toutes les manifestations, il récolte à travers cette enquête sur l'intime autant d'histoires d'amour forcément politiques que de récits de révolution restés dans les limbes du désir.

Gymnase du lycée Mistral, du 17 au 20 juillet à 11h et 18h, le 21 juillet à 11h, spectacle en espagnol surtitré en français et en anglais, durée 55 min.

Léviathan

conception et mise en scène
Lorraine de Sagazan

Théâtre "Si chacun s'entend sur l'idée d'une justice parfaite, les opinions divergent quant à son application. La justesse de la justice se mesure à la manière dont celle-ci est rendue", note Lorraine de Sagazan. Créée en collaboration avec l'auteur Guillaume Poix, *Léviathan* propose une immersion au cœur du système pénal et s'interroge sur les pratiques alternatives qui pourraient remplacer le cercle vicieux du schéma traditionnel où il s'agit invariablement de juger-punir-enfermer. **Lire p. 22.**

Gymnase du lycée Aubanel, du 15 au 21 juillet à 18h (relâche le 17 juillet), spectacle en français surtitré en anglais, durée 2h30.

Quichotte

d'après Miguel de Cervantes,
adaptation, mise en scène
et scénographie Gwenaël Morin

Théâtre "Démonter les remparts pour finir le pont" est le titre choisi pour la feuille de route qui engage Gwenaël Morin pour quatre ans avec le festival. Après avoir puisé dans Shakespeare avec *Le Songe...*, le metteur en scène toque à la porte du monde des rêves de Cervantes en s'emparant de *Don Quichotte*. Traçant une voie royale pour atteindre l'inaccessible étoile, on ne s'étonne pas que le metteur en scène se réserve la prestation de l'âne et offre celle de Sancho Panza à Thierry Dupont, comédien de la compagnie de l'Oiseau-Mouche. Distribuait Jeanne Balibar dans le rôle-titre, il recourt à Marie-Noëlle pour incarner Rossinante, la monture de l'héroïne picaresque.

Lire p. 30.

Jardin de la rue de Mons, Maison Jean Vilar, du 1^{er} au 20 juillet à 22h (relâche les 4, 5, 9 et 14 juillet), spectacle en français, durée 2 h.

Café des idées

Dans la fraîcheur ombragée du cloître, on se détend entre ami-es et on s'informe sur les artistes qui font l'actualité du festival (de 10h30 à 11h30). On enchaîne avec des conférences et des prises de parole qui rythment chaque jour le lieu, avec également des débats sur des sujets sociétaux (voir programmation détaillée sur le site du festival).

Cloître Saint-Louis, du 29 juin au 21 juillet de 10h à 19h, entrée libre, programme complet en téléchargement sur festival-avignon.com



Malicho Vaca Valenzuela

Zoom sur nos vies

Reminiscencia

Pendant le confinement, le metteur en scène chilien Malicho Vaca Valenzuela a mis en relation les recherches qu'il menait sur sa famille avec les récits des internautes de sa ville. La cartographie de Santiago prend alors une dimension universelle empreinte d'humanité.

Comment est né ce spectacle créé en 2020 ?

Malicho Vaca Valenzuela : C'est un format issu de la pandémie puisque tout se passe par Zoom sur un écran géant que je partage avec les spectateurs. C'est un "collage" de mémoires collectives, d'images dénichées sur Internet et d'archives personnelles qui raconte à la fois les différentes révolutions qui ont eu lieu au Chili et l'origine de ma maison de famille, de mes grands-parents qui y ont habité.

C'est un travail par strates, j'approfondi progressivement et délicatement. Je dis des choses très banales, ceci est ma maison, je suis né dans cet hôpital, voici mes grands-parents... et peu à peu l'ensemble prend du sens et oblige à se questionner sur les notions d'oubli, de souvenir, sur notre identité latino-

américaine, sur le manque de moyens, sur le fait d'être un adulte...

Est-ce que cela peut se rapprocher d'un travail d'archéologie ?

Oui c'est un travail sur les couches, sur la cartographie, parce qu'en Amérique latine nous ignorons beaucoup de notre passé, les corps des disparus, les cités incas, les peuples indigènes, les génocides des colonisateurs. J'observe d'en haut les vestiges de la cité, je peux faire une cartographie des révolutions qui se sont succédées, comment la ville a changé pendant ces 30 ans de ma vie.

Comment appréhendez-vous la technologie dans ce spectacle ?

Pendant la pandémie, j'avais la sensation que l'écran était très froid, mais je me suis dit que la lumière de l'écran pouvait être comme le feu

de la cheminée autour de laquelle nous nous réunissons pour se raconter des histoires. Mon travail en tant qu'artiste c'est de créer des liens en utilisant mon bureau, Zoom, Google Earth, des photos, des vidéos, et des récits tout simples comme ceux de ma famille. Avec les archives de mes grands-parents, je capture leur solitude et leur vieillesse. Ils portent en eux une cartographie émotionnelle de la cité, ils écoutent des boléros et des tangos, et une simple chanson devient un condensé de toute leur vie et de leur amour.

Par delà ces récits personnels, y a-t-il une dimension politique ?

C'est un spectacle né de la colère, certes c'est très tendre, je parle de la simplicité des choses, mais au fond j'évoque la solitude de l'Amérique latine et de l'impossibilité d'accéder au "premier monde". Il y a une complexité qui nous romantise, nous sommes un espace, une géographie du bizarre, du magique, d'un autre monde... c'est un exotisme difficile à éradiquer.

Comment le public a-t-il reçu le spectacle ? Malgré toutes les révolutions et l'histoire en marche, ce qui reste c'est l'empathie, l'amour et la sensibilité. Les gens m'attendent et me remercient parce qu'ils se sont connectés à l'amour de l'autre.

Propos recueillis par
Enric Dausset

■ *Reminiscencia*, texte, création, mise en scène, dramaturgie et vidéo Malicho Vaca Valenzuela. Gymnase du lycée Mistral, 20 Bd Raspail 84000 Avignon, 04 90 14 14 14, du 17 au 21/07





La mémoire des territoires

FESTIVAL D'AVIGNON

CONSTANCE STREBELLE -

L'artiste chilien Malicho Vaca Valenzuela partage la mémoire personnelle et collective de la ville de Santiago où il a grandi. Une représentation qui touche à l'universel tout en assumant sa fragilité

La mémoire des territoires
FESTIVAL D'AVIGNON

L'artiste chilien Malicho Vaca Valenzuela partage la mémoire personnelle et collective de la ville de Santiago où il a grandi. Une représentation qui touche à l'universel tout en assumant sa fragilité

Comme tout le monde, **Malicho Vaca Valenzuela** a appris à utiliser la plateforme Zoom durant le confinement. Freiné dans ses projets artistiques, il publie un appel à témoignages et entreprend de récolter les souvenirs des habitants du quartier de son enfance à Santiago, au Chili. Reminiscencia est un geste plus qu'une pièce, celui de raconter l'histoire de lieux qui font sens, intimement et collectivement. Le metteur en scène chilien propose un voyage statique, depuis son ordinateur, dans les affres de la mémoire, celle malade de sa grand-mère et celle de tout un peuple. Le spectacle ne devait pas en être un, d'où la mise en scène sobre constituée d'un bureau avec un ordinateur, une chaise que l'artiste ne quitte pas et un écran sur lequel il projette des archives télévisées et vidéos personnelles.

Les lieux ont une histoire

Les lieux sont chargés de signification, empreints de poésie. Mais pour s'en rendre compte, il s'agit d'ouvrir les yeux. Partant de son point de vue situé dans sa petite maison du centre de Santiago, Malicho Vaca Valenzuela s'attache à répertorier les détails pour donner à voir ce qui fait la richesse d'un bâtiment ou d'une rue. Grâce aux photos, aux reconstitutions numériques à partir de Google Earth et aux images glanées, le spectateur peut observer les tomettes du sol de l'hôpital désaffecté où l'artiste est né, usées par endroits, ou les plaques scellées au sol ornées de messages amoureux, partout en ville. À partir des histoires intimes se dessine la mémoire collective d'un territoire marqué par la révolution chilienne. La place centrale du quartier a vu se déployer toutes les révoltes : l'artiste était de celle de 2006 en faveur d'une éducation libre et gratuite. Les murs ne sont pas faits pour rester vierges, il faut y écrire.

De quoi se souviendra-t-on ?

Reminiscencia parle aussi de ceux qui portent la mémoire des lieux. La grand-mère de l'artiste, filmée dans son quotidien durant le confinement, est déficiente mentalement. Ses souvenirs reviennent par bribes, au contact de chansons que passe son mari toute la journée à la radio. Face à la mémoire qui flanche, le disque dur de l'ordinateur est un bien éphémère appui. Et c'est pourquoi le spectacle, lui aussi est fragile,

trouvant sa puissance dans les mots égaux et bienveillants de Malicho Vaca Valenzuela. Alors certes, le rythme manque parfois et les questions foisonnent sans toujours de liens logiques. Mais que leur importance ne soit pas occultée : que restera-t-il des choses lorsque plus personne ne sera là pour s'en souvenir ? Et cette vulnérabilité universelle touche profondément.
CONSTANCE STREBELLE

Reminiscencia Jusqu'au 21 juillet à 11h et 18h Gymnase du lycée Mistral



Reminiscencia Malicho Vaca Valenzuela, 2024 © LA MÉMOIRE DES TERRITOIRES



Malicho Vaca Valenzuela : « Au Chili, tous les jeunes de ma génération se posent des questions »

C'est au gymnase du lycée Mistral que Malicho Vaca Valenzuela propose son spectacle Reminiscencia jusqu'au 21 juillet. Il nous en parle...

Sonia Garcia-Tahar

La voix fluette, l'artiste chilien Malicho Vaca Valenzuela assume. « Les mises en scène en Amérique latine peuvent être très masculines. Je me suis rendu compte que je ne pouvais pas être acteur sans prendre une voix grave. J'ai décidé de retrouver ma voix. » C'est avec beaucoup de douceur mais aussi de détermination qu'il présente au Festival Reminiscencia, un spectacle né d'une expérience menée pendant le confinement, où il explore la mémoire des lieux où il vit.

Un « collage de mémoires »

« C'était au départ une expérience presque sociologique, que je menais sans imaginer de la porter à la scène. Je voulais explorer des questions qui me traversaient depuis longtemps. J'ai récolté des images, que j'ai assemblées. J'ai reçu beaucoup de messages personnels via Instagram ou Gmail de la part d'internautes qui, comme moi, étaient cloîtrés chez eux. Cette œuvre est construite à partir de collage de mémoires, pas seulement celle de ma famille, mais aussi d'ailleurs. La pièce a subi des ajustements successifs à partir du partage des autres. » C'est un théâtre au Chili qui

ramènera à la scène Reminiscencia. « Au départ, en plein confinement, il s'agissait de partager mon écran avec le public en ligne. Mon idée était de se retrouver à travers la narration orale, propre aux peuples d'Amérique latine qui ont été colonisés, et où la transmission de la mémoire historique s'est faite à l'oral. » Sur scène, désormais, Malicho assume le narratif face au public. Dix ans après la programmation au Festival de *La Revolución del futuro* de Marco Layera, qui riait avec cynisme du coup d'État au Chili, Malicho Vaca Valenzuela dit représenter une génération hantée par les questions du passé : « Tous les jeunes de ma génération se posent des questions. Où sont-ils ? Avec Google, aujourd'hui, on trouve tout en ligne. Sauf les disparus de la dictature. À 50 ans du coup d'État, le négationnisme total d'une partie de la population est une pure folie. Je fais partie de la génération qui a vécu au lycée la Révolution Pingouin, qui a brisé en 2006 le tabou et le silence d'une fausse démocratie, qui est sorti dans les rues en 2011 pendant les années d'études, et qui maintenant, jeune adulte dans la société moderne mène cette révolte. »

Celui qui a été à l'Université avec Gabriel Boric (ndlr : actuel président du Chili) et qui avoue avoir été « prêt à tirer dans les rues » pendant les protestations sociales de 2019, veut mener avec Reminiscencia une « révolution de la tendresse ». « Le monde de mes grands-parents, qui témoignent dans *Reminiscencia*, est un monde de tendresse où personne n'est dans le viseur. Les révolutions violentes au Chili ont été des échecs. » Reminiscencia au gymnase du lycée Mistral, jusqu'au 20 juillet à 11 h et 18 h. Le 21 juillet à 11 h. Réservation : 04. 90. 14. 14. 14.



Malicho Vaca Valenzuela a du mal à identifier Reminiscencia, né en ligne dans le contexte du confinement, comme un objet théâtral. Photo Le DL/Sonia Garcia



Raconte-moi un écran...

S.G.-T.

« Sans toi, vivre ne sert à rien... »
Une vieille femme, emmitouflée dans des couvertures, fredonne un air ancien. Elle a les yeux en amande et le regard perdu. C'est la grand-mère de Malicho Vaca Valenzuela, jeune artiste chilien invité de la 78 e édition du Festival Reminiscencia n'est pas un objet théâtral.

Née pendant le confinement, l'œuvre, que présente sur scène l'artiste, est d'abord un voyage à travers la capitale chilienne par le truchement de son ordinateur, dont il partage l'écran avec le public. La mise en scène, réduite à son minimum, restitue l'atmosphère d'un coin de chambre éclairé d'une lampe de bureau. Celle de l'artiste lui-même, dans la modeste demeure parentale qu'il occupe dans un quartier populaire de Santiago du Chili.

Au gré de sa curiosité

Comme le soir au coin du feu, les spectateurs boivent les paroles de ce narrateur à la voix douce qui partage avec eux les détails cachés et les souvenirs retrouvés grâce à la magie du net. Google earth, très exactement. En quelques clics de l'artiste-conteur-geek, on prend de la hauteur, on vole, on plonge au gré de sa curiosité. Un hôpital désaffecté au dallage mystérieux, la place de la Dignité, noire de monde pendant les manifestations, le fleuve Mapocho qui serpente dans la ville, et dont on se demande combien de corps il a

charrié pendant la dictature. Et puis ces 300 plaques disséminées dans les rues, et qui portent des messages d'amour. Une photo de famille qu'il épingle, des musiques retrouvées, un reportage des années 2000, où on le voit, tout jeune homme, parler à la télé... Cette constellation de documents numériques, cartographie de la mémoire d'une famille et d'une ville, forme un poème profondément touchant.

Gymnase du lycée Mistral, Reminiscencia, jusqu'au 21 juillet, à 11 h. Réservations au 04 90 14 14 14.



Photo Christophe Raynaud de Lage

■

Programme du Festival d'Avignon 2024 : les spectacles à voir – Libération



Trois pleines semaines de festival in (c'est deux jours de plus que l'an passé), 80 % de créations (que nul n'a donc encore vues avant leur passage à Avignon) dans des lieux aussi divers que la cour du palais des Papes, la FabricA, le romantique jardin du Mons ou la magique carrière de Boulbon. Plus de 1600 spectacles dans les 141 théâtres du off. L'équipe théâtre de *Libé* vous livre une vision subjective, forcément subjective, pour vous aider à vous y retrouver dans cette édition 2024. Bonne nouvelle, à l'heure où on écrit ses lignes à quelques heures du début du festival, il reste encore des places pour beaucoup de spectacles, y compris dans le in.

Attention, *work in progress* : notre sélection évoluera au gré de nos découvertes... ou de nos déceptions.

Dans le in **Absalon, Absalon** ! de Séverine Chavrier d'après Faulkner

Comment adapter au théâtre un tel livre ? Comment porter sur scène les mots du grand écrivain du Sud, peintre de l'Amérique des plantations et de la ségrégation ? Comme dans tous les spectacles de la metteuse en scène, la « bande-son » de la pièce est primordiale – elle charrie cette fois des sons de trains, de voitures, le bruit sourd d'un projecteur de film mais aussi la musique jouée en live par l'artiste congolais Armel Malonga. Tout comme les vidéos tournées et projetées, en direct, sur un grand écran, images au noir et blanc épais, où Séverine Chavrier tente de retrouver les fantômes de Faulkner. Elle livrera, si on en croit les répétitions auxquelles on a assisté, une lecture obsessionnelle, ressassante du chef-d'œuvre, ce qui lui va bien. Comme à travers un rêve d'insomnie, une hallucination, une insolation.

Du 29 juin au 7 juillet à 16h00 à La FabricA, 5 heures avec entracte. *DÄMON, El Funeral de Bergman*, d'Angélica Liddell

Héroïne et criminelle absolue du Festival, la metteuse en scène espagnole, qui incarne littéralement au théâtre la dimension transgressive de l'art, rejouera les funérailles du cinéaste suédois Ingmar Bergman dans la cour d'honneur du palais des Papes, avec les comédiens et comédiennes du Théâtre dramatique royal de Suède. Elle promet de déployer à nouveau ce qu'elle appelle la « pornographie de l'âme » : s'exposer sans filtre, sans personnage. Car pour elle, qui a poussé la violence esthétique jusqu'à choquer quand elle s'entailait le corps ou urinait sur scène, « le vrai scandale n'est pas la nudité, mais l'esprit mis à nu ».

Du 29 juin au 5 juillet à 22h00, Cour d'honneur du palais des Papes, 2 heures.

Déconseillé aux moins de 16 ans. **Hécube, pas Hécube**, de **Tiago Rodrigues**

C'est la première fois que **Tiago Rodrigues** travaille avec la Comédie-Française. La première fois qu'il écrit pour une équipe qu'il ne connaissait pas avant d'entamer les répétitions. La première fois qu'Elsa Lepoivre, Denis Podalydès, Eric Génovèse et les autres acteurs de la Comédie-Française jouent à la carrière de Boulbon, écrivain magique s'il en est. Avec ***Hécube, pas Hécube***, **Tiago Rodrigues** s'inspire d'une histoire dont il a été témoin : tandis qu'elle est en train de répéter, une actrice se bat contre la maltraitance dont est victime son fils autiste de la part de l'institution chargée de lui prodiguer des soins. Et voilà que le procès qu'elle mène pour son fils se confond avec la pièce qu'elle joue et réciproquement. Elle «aboie» et continuera «d'aboyer». «*On a tous besoin de regarder le monde à travers les lunettes d'Euripide ! On a tous besoin d'un peu plus d'Euripide*», nous confiait **Tiago Rodrigues**...

Du 30 juin au 16 juillet à la carrière de Boulbon. Durée : 1h47 ***Quichotte***, de Gwenaël Morin

La langue invitée du festival est cette année l'espagnol ? Alors Gwenaël Morin (que **Tiago Rodrigues** surnomme «*l'homme de la grande bibliothèque du festival*») dégage une adaptation bien à lui du ***Quichotte*** de Cervantes. Avec dans le rôle de Don ***Quichotte*** Jeanne Balibar et dans celui de Sancho Panza Thierry Dupont. Sans oublier la comédienne Marie-Noëlle en rossinante et Morin lui-même en âne. Dans la fragile silhouette du ***Quichotte***, on est libre de voir aussi le portrait de l'Artiste en amoureux éperdu de l'imaginaire, en chevalier de l'illusion face aux monstres bien réels de notre monde.

Du 1er au 20 juillet (mais pas tous les jours) à 22 heures au Jardin de la rue de Mons, maison Jean Vilar. Complet. ***Qui som ?***, de Baro d'Evel

C'est la première fois qu'un spectacle mêlant cirque et acrobatie s'invite au festival. La compagnie franco-catalane c'est avant tout un duo : Camille Decourtye et Blaï Mateu Trias. Elle, cavalière et gymnaste ; lui, fils de clown passionné par les arts plastiques : leur univers bigarré entremêle acrobatie, peinture, poésie, musique pour chercher comment «faire monde» et créer des spectacles conçus comme des rituels festifs, convoquant figures totems et matière plastique.

Du 3 au 14 juillet dans la cour du lycée Saint-Joseph. Complet. ***La Vie secrète des vieux***, de Mohamed El Khatib

Fidèle à sa veine du théâtre documentaire, Mohamed El Khatib met cette fois en scène des personnes âgées qui font le bilan de leur vie amoureuse et évoquent sans tabous leurs désirs. Sa nouvelle création réunit sur le plateau sept vieilles et vieux, tous amateurs, qui ont répondu à cette annonce : «*Si vous avez plus de 75 ans et des histoires d'amour, appelez-moi.*» Le metteur en scène ne voulait surtout pas faire appel à des acteurs, mais à donner la parole à ceux qui voient souvent leur parole confisquée – par les journalistes, les soignants, les familles surtout. Sur scène on parle vitalité, désir, amour, masturbation à la carotte, pression des enfants, rapprochement des corps dans les chambres de l'Ehpad. Loin des sujets clichés sur la vieillesse – perte d'autonomie, la décrépitude du corps et dépendance.

Du 4-19 juillet à la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon. Complet. ***Avignon, une école***, de Fanny de Chaillé

Ils sont jeunes, et viennent de finir leurs cursus à la Manufacture à Lausanne. Fanny de Chaillé a immergé quinze jeunes comédiennes et comédiens dans les archives du **festival d'Avignon**. Que voient-ils, que questionnent-ils, qu'est-ce qui les frappe ? Peut-on se souvenir de spectacles qu'on n'a pas vus ? Peut-on incorporer une archive ? Avec ***Avignon, une école***, spectacle sur une transmission en acte, Fanny de Chaillé poursuit une recherche mémoriale expérimentale qui traverse toutes ses pièces et en particulier ***le Chœur*** et ***Une autre histoire du théâtre***.

Le 10, 11, et 12 juillet à 21h et 23h59 au cloître des Célestins ***Forever***, (Immersion dans Café Müller) de **Boris Charmatz**



Etre à deux mètres des interprètes du Tanztheater Wuppertal, qui reprennent *Café Müller*, la pièce la plus iconique de Pina Bausch ? On n'aurait pas osé y rêver, mais **Boris Charmatz**, artiste complice de cette édition, nous y convie. Le dispositif est formidable : les danseurs répètent pendant sept heures, le public reste le temps qu'il veut. Sans doute ne danse-t-on pas de la même façon la sixième heure et la deuxième ? Avec des textes de Heiner Müller et de Hervé Guibert.

Du 14 au 21 juillet de 14h à 19h à la Fabrica. Durée conseillée : 2 heures. *Elizabeth Costello, Sept leçons et Cinq contes moraux*, de **Krzysztof Warlikowski**

Elizabeth Costello est un personnage, croisée dans plusieurs livres de l'auteur sud-africain J.M. Coetzee, une vieille romancière dont le public ne se souvient plus précisément de l'œuvre et qui livre des conférences plus ou moins scandaleuses. Elizabeth Costello s'est échappée du livre de Coetzee pour rejoindre l'imaginaire du metteur en scène polonais **Krzysztof Warlikowski** qui l'a intégrée dans plusieurs de ses pièces. Pour incarner ce personnage qui «*brouille la frontière entre la réalité et la fiction*», Warlikowski, habitué du festival dont les spectacles laissent rarement indifférents, a choisi six actrices d'âges et de physiques différents, et un homme.

Reminiscencia, de Malicho Vaca Valenzuela

C'est la troisième fois seulement qu'un artiste chilien est présent dans le in d'Avignon. Le théâtre de Malicho Vaca Valenzuela est hanté par la mémoire et le territoire, comme il le confiait à *Libération* : «*Si on fouille la terre ici, on trouve beaucoup de résurgences d'un passé douloureux. Entre autres, celles de cadavres d'innombrables personnes disparues à cause de la dictature ou des cartels. Cette sorte d'archéologie macabre offre la possibilité de mettre des mots sur ce que le pays a gardé sous terre.*»

Reminiscencia est un «collage de mémoire collective», le résultat d'un long work-in-progress poético-politique à travers son histoire familiale et sur les épisodes des différentes éruptions sociales chiliennes. Il l'alimente avec ses archives personnelles numérisées, des cartes virtuelles, des images de caméras en direct et Google Earth. Du 17 au 20 juillet, à 11 heures et 18 heures, le 21 juillet à 11 heures au gymnase du lycée Mistral. Durée prévue : 55 minutes. Dans le off *Sans faire de bruit*, de Louve Reiniche-Larroche et Tal Reuveny

Mais qui est Brigitte ? Tous parlent d'elle. Le vieux père, la mère, le fils, la bru et même sa petite fille. Tous décrivent une femme qui sait «*encaisser*», qui ne vit que par et pour les autres – trop, même, s'accordent-ils à dire. Et quel est cet «*événement*», dont ils parlent, et qui a bouleversé l'équilibre familial ? Dirigée par la metteuse en scène Tal Reuveny, la comédienne Louve Reiniche-Larroche rejoue seule, sur fond d'archives audio et dans une ambiance de velours, la perte d'audition soudaine et déchirante de sa propre mère.

Du 3 au 21 juillet à 12h10, au Train bleu (relâche les 8, 15 juillet). Durée : 1 heure.

L'Odeur de la guerre, de Julie Duval

Deux ans déjà que le spectacle cartonne à juste titre : une heure quinze durant, seule sur scène, Julie Duval se raconte, volubile et cash – doutes, regimbements, blessures et rédemption compris, englobant dans la performance une dizaine de personnages qui, famille, proches ou enseignants, ont jalonné la sortie de la chrysalide. Une histoire personnelle d'émancipation qui frappe par la justesse du jeu comme de l'écriture.

Du 11 au 21 juillet à la Scala Provence. *Sauvez vos projets (et peut-être le monde) avec la méthode itérative*, de Antoine Defoort

Pastiche de conférence TEDx sur les affres du travail créatif, *Sauvez vos projets* est un seul en scène drôle et salutaire où brille l'art d'expliquer les abstractions théoriques via d'ingénieuses métaphores. Altruiste, aventurier, Antoine Defoort partage sa méthode dans un spectacle, sorte de portrait loufoque de l'artiste au travail qui tient autant des ouvrages de développement personnel que du film *Vice-Versa*.



Du 3 au 21 juillet au théâtre du Train bleu. *Zai, zai, zai, zai*, de Fabcaro mis en scène par Paul Moulin

Z ai zai zai zai est un road-movie sur fond d'état d'urgence et de flambée sécuritaire. En gros, l'histoire absurdisse d'un dessinateur poursuivi pour avoir oublié sa carte de fidélité au supermarché, obligé de se rendre aux flics en chantant *Mon Fils, Ma Bataille* de Balavoine. La bande dessinée devenue best-seller de Fabcaro a été superbement non pas mise en pièce de théâtre mais en un bizarre machin sonore bruité face public par la bande de Blanche Gardin, Adèle Haenel, Maïa Sandoz et Paul Moulin. Les deux premières ne figurent pas dans cette reprise à Avignon mais l'essentiel y reste.

Du 2 au 21 juillet au 11, Gilgamesh. *An Irish Story* de Kelly Rivière

C'est une enquête, celle de Kelly Ruisseau (dont on devine sans grand mal qu'elle est le double de fiction de la Franco-Irlandaise Kelly Rivière, autrice, metteuse en scène et actrice de ce seul en scène) sur les traces de son grand-père, Peter O'Farrel, né dans les années 30 en Irlande du Sud, parti s'installer en Angleterre dans les années 50 et qui disparaît dans les années 70.

Du 29 juin au 10 juillet 2024 à 18h20, à la scala Provence. Durée : 1H25. *Héritage* de Cédric Eeckhout

Une (vraie) mère et son (vrai) fils sur un plateau. Jo est coiffeuse, issue de la classe ouvrière, divorcée. Son fils est comédien, un brin décalé, et curieux de ses origines et amoureux de celle qui lui a donné vie. L'enquête familiale, qui montre le metteur en scène et acteur Cédric Eeckhout prendre l'allure et les apparats de sa propre mère rappelle évidemment d'autres travaux dont ceux d'Edouard Louis et de Didier Eribon, et aussi, allons-y pour les références improbables, *Party Girl*, le premier film de Marie Amachoukeli, Claire Burger, et Samuel Theis. Il rejoint aussi une tendance qui ne cesse de s'amplifier : celle de l'autobiographie scénique. On retrouvera par ailleurs Cédric Eeckhout comme dans [Une ombre vorace](#) de Mariano Pensotti, la forme itinérante du in.

Du 3 au 21 au théâtre des Dons. Durée : 1h20 *Les Chatouilles* d'Andréa Bescond

Pour célébrer les dix ans de sa pièce autobiographique, Andréa Bescond revient là où tout a commencé : au théâtre du Chêne noir, au off d'Avignon. Quand elle y a joué son seule en scène pour la première fois, c'était devant une petite poignée de spectateurs. Aujourd'hui, son spectacle lui a valu un molière, a été adapté en film lui-même récompensé aux césars.

Du 29 juin au 21 juillet au théâtre du Chêne noir. Durée : 1h45

**Cinéma, séries, albums, pièces, danse : retrouvez nos sélections de la semaine .
Et tous les samedis notre top 10.**





Festival d'avignon 2024 : de la Pologne au Chili, quatre artistes qui font entendre l'écho du monde



- Accueil
- Théâtre

Ukraine, Venezuela, Uruguay, Guadeloupe... Le **Festival d'Avignon** est une fenêtre sur le monde, en témoignent les spectacles d'artistes venus d'horizons divers. Et toujours très engagés.

Ukrainiennes, Biélorusses et Polonaises chantent les douleurs de la guerre en Ukraine dans « Mothers — A Song for Wartime » de Marta Górnicka. Photo Bartek Warzecha

Publié le 29 juin 2024 à 13h00

Marta Górnicka avec "Mothers — A Song for Wartime"

Rassembler, unir les voix, pour mieux faire entendre les maux de notre monde. Voilà la mission que s'est donnée la Polonaise Marta Górnicka. À Avignon, l'artiste de 49 ans présente *Mothers — A Song for Wartime*, spectacle choral dans lequel vingt et une Ukrainiennes, Biélorusses et Polonaises chantent les douleurs d'une guerre Russie-Ukraine qui n'en finit plus. Née dans une famille de musiciens, Marta Górnicka a toujours porté le chant sur scène. Et les femmes : dès sa sortie de l'Académie de théâtre et du Conservatoire de musique de Varsovie, l'artiste s'est entourée d'interprètes féminines, trop rares dans les théâtres. « *Je voulais créer des pièces où elles pouvaient s'emparer de la scène et s'exprimer.* » La guerre, les divisions forment les sujets qui traversent son œuvre. Marta Górnicka souhaite réunir et confronter. « *La chorale est un médium puissant, politique. Des personnes qui ne se seraient jamais rencontrées auparavant, qui se considèrent comme des ennemies, cohabitent dans mes spectacles.* » Ainsi, militants de gauche, de droite, Arabes, Juifs, réfugiés, mais aussi femmes, personnes âgées, hommes, handicapés, enfants... habitent par dizaines les scènes européennes. Car Marta Górnicka joue partout. Elle connaît la France par cœur. Avignon l'a souvent accueillie. L'an dernier, l'artiste était venue donner une lecture pour annoncer son spectacle. Le voici joué un an plus tard. Promesse tenue. — **K.O.**

1h. Du 9 au 11 juillet à 22h. Cour d'honneur du palais des Papes.



À lire aussi :

Festival d'Avignon 2024 : les dix pièces du In qu'on attend avec impatience
Reminiscencia » est le spectacle autobiographique de Malicho Vaca Valenzuela, mêlant théâtre et numérique." title="Photo Francisca Razeto " src="https://focus.telerama.fr/2024/06/21/0/0/1535/1024/1200/0/60/0/d2cc859_1718978260240-reminiscencia-malichovacavalenzuela-photofranciscarazeto.jpeg/webp" id="20244e03">

« **Reminiscencia** » est le spectacle autobiographique de Malicho Vaca Valenzuela, mêlant théâtre et numérique. Photo Francisca Razeto
Malicho Vaca Valenzuela avec “ **Reminiscencia** ”

L'an dernier, **Tiago Rodrigues** l'avait secrètement invité à Avignon pour lui faire découvrir le festival. Avant de programmer en 2024 **Reminiscencia**, spectacle autobiographique mêlant théâtre et numérique. Malicho Vaca Valenzuela y raconte l'histoire de son quartier de Santiago du Chili, traversé depuis toujours par les luttes politiques. À 36 ans, l'artiste chilien — qui en fait 20 ! — a déjà une riche carrière derrière lui. À 8 ans, il joue son premier rôle dans une série télévisée. Vinrent ensuite le cinéma, et le théâtre qu'il pratique intensément lors de ses études à l'Université de Santiago du Chili, « *la plus prestigieuse du pays* ». Là, il remporte en 2013 le prix du meilleur metteur en scène lors d'un festival de renom. « *C'est à ce moment que j'ai véritablement débuté ma carrière de metteur en scène* », précise-t-il, tout sourire. Au bout de six années d'études bien remplies, Malicho abandonne les bancs de la faculté pour se consacrer à sa passion. Et mettre en pratique les projets qui fourmillent dans son esprit. Diversité sexuelle, de genre, mémoire latino-américaine... autant de thèmes qui imprègnent son théâtre. Participer au **festival d'Avignon** ? Une fierté pour l'artiste. « *C'est la troisième fois depuis la création du festival qu'une compagnie chilienne est programmée. J'ai très envie de partager Reminiscencia avec le public français.* » Et nous, de le découvrir sur scène... — **K.O.**

55 min. Du 17 au 20 juillet à 11 h et 18 h, le 21 juillet à 11 h. Gymnase du lycée Mistral. Tamara Cubas avec “ **Sea of Silence** ”

Le festival l'a baptisée **Sea of Silence**. Pourtant, l'Uruguayenne Tamara Cubas, 51 ans, n'a pas encore donné de nom à la performance qu'elle créera à Avignon ! « *Ainsi, vous ne pouvez rien vous imaginer...* », plaisante-t-elle. En réalité, le titre inscrit sur les programmes désigne un cycle de pièces consacré aux migrations féminines, thème cher à l'artiste. Son travail ? Des « *objets* » plus que des spectacles, reposant sur les corps, sur la manière dont ces derniers agissent dans l'espace et nos sociétés. Une approche conceptuelle de l'art, et en même temps concrète, que l'Uruguayenne a continuellement développée. Diplômée des Beaux-Arts de Montevideo, elle s'envole vers les Pays-Bas pour y intégrer un master en arts avant de retourner dans son pays natal et y étudier la danse contemporaine. Depuis, Tamara Cubas sillonne les États-Unis, l'Europe — dont la France —, l'Amérique du Sud... « *Tout le monde devrait voyager ! Pour élargir ses perspectives, son panorama. Nous sommes trop enfermés dans nos certitudes, nos problèmes quotidiens...* » Les objets scéniques qu'elle conçoit mêlent plusieurs disciplines, forment de mystiques rituels... « *Les sept performeuses que j'ai réunies pour Avignon sont originaires du monde musulman, d'Afrique, d'Amérique du Sud. Elles seront connectées à leur culture natale, elles dialogueront, chanteront, danseront leur vision du monde.* » Une mer de sel recouvrira le sol. Le début d'un enchantement ? — **K.O.**

1 h 30. Du 4 au 9 juillet à 19 h (relâche le 7). Théâtre Benoît-XII.

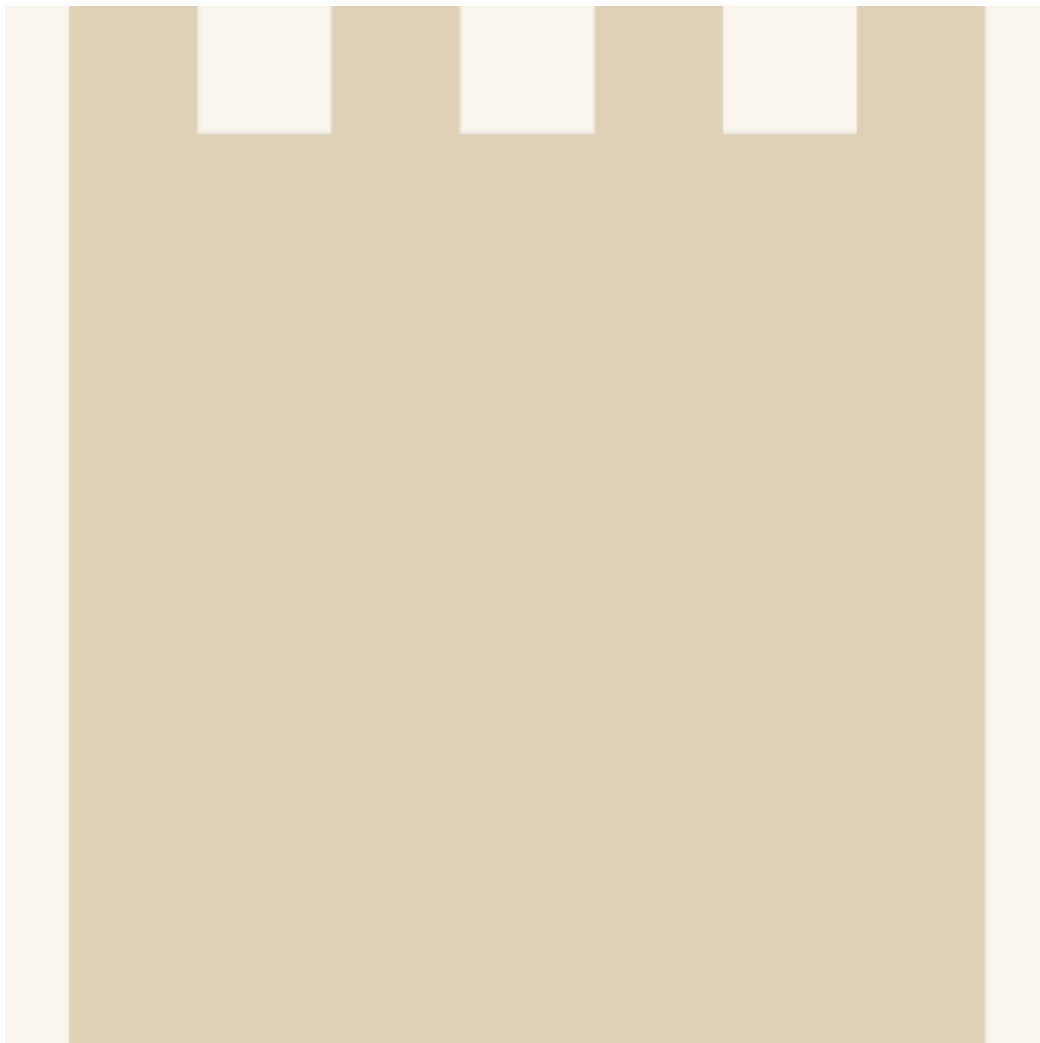
Yinka Esi Graves interroge une « disparition » généralisée des afro-descendants dans « *The Disappearing act* ». Photo Luis Castilla



Yinka Esi Graves avec **“The Disappearing Act.”**

Yinka Esi Graves a grandi au Nicaragua, en Guadeloupe et en Angleterre avant de choisir l'Espagne comme point d'ancrage. La raison ? Un attrait pour le flamenco, qu'elle relie à la culture apportée par les Africains esclavagisés en Andalousie : « *Quelque chose dans le flamenco renvoie aux danses africaines. Séville était le port d'entrée de l'Afrique vers l'Europe, beaucoup d'échanges culturels y ont eu lieu et y habiter m'a fait prendre conscience de la réalité du colonialisme.* » Dans ***The Disappearing Act.***, celle dont le père est jamaïcain et la mère ghanéenne interroge à 40 ans une « *disparition* » généralisée des afro-descendants. Elle la pointe depuis les récits historiques jusqu'aux pratiques d'éclaircissement de la peau ou de lissage des cheveux. Et se souvient aussi de Miss Lala, du cirque Fernando, acrobate métisse peinte par Degas la tête penchée en arrière dont le visage manque curieusement sur le tableau. Accompagnée sur scène par Raúl Cantizano à la guitare, Remi Graves à la batterie et Rosa de Algeciras au chant, elle frappe les pieds au sol et déploie ses bras avec vigueur. Peu à peu, elle se fond dans l'obscurité et figure l'effacement des corps noirs : « *Ce “numéro de disparition” , nous, personnes afro-descendantes, le rejouons souvent. Évoquer dans un autre registre cette invisibilisation me permet de me libérer et de regagner du pouvoir.* » Le regard sur le flamenco s'en trouve changé. — **B.M.**

1 h. Du 18 au 21 juillet à 22 h. Cour du lycée Saint-Joseph.





Au Festival d'Avignon, le passé recomposé de Malicho Vaca Valenzuela – Libération



Chili

Article réservé aux abonnés

Dans « **Reminiscencia** », spectacle hanté par le territoire, le metteur en scène chilien mêle son histoire personnelle et l'héritage social douloureux de son pays.

Quand le Covid cogna à la porte du monde début 2020, le Chili se débattait dans l'Estallido social, ce mouvement de contestation majeur contre les inégalités sociales et les multiples dysfonctionnements du pays. La pandémie allait bientôt siffler la fin de la récré. Malicho Vaca Valenzuela entame alors un long confinement dans la maison familiale à Bellavista, dans le centre de Santiago. «*J'ai longtemps collectionné des objets hétéroclites comme des plaques de métal qu'on trouve dans les rues de la ville portant les anciens noms des différentes artères maintes fois rebaptisées*», raconte le metteur en scène, auteur de **Reminiscencia**, qu'il présentera au gymnase du lycée Mistral du 17 au 21 juillet. «*Avec la réclusion, j'ai compulsé des dizaines de blogs là-dessus ; j'ai aussi revu tout le matériel stocké dans mon ordinateur, une compile d'images, de lieux et de liens familiaux et tout ça a abouti à une cartographie personnelle. En géolocalisant ces objets ou espaces auxquels je n'avais plus accès, j'ai eu envie de voir jusqu'où je pouvais aller.*»

«Collage de mémoire collective»

Un soir, il poste sur Instagram des images témoignant des tensions sociales au fil des années dans la capitale. Un prof de fac argentin, intéressé par son travail, lui envoie illico un film de huit minutes sur un Santiago antédiluvien. Débute a





© DR

Malicho Vaca Valenzuela : « Le Chili est dans un état d'effervescence constant »

Pour sa première fois en France, l'artiste chilien présente "Reminiscencia", excursion archéologique menée à la souris dans les rues dématérialisées de Santiago.

Lorsque nous échangeons avec **Malicho Vaca Valenzuela** pour la première fois, c'est, comme dans sa pièce, à travers un écran d'ordinateur. La fenêtre Zoom s'ouvre sur une terrasse ensoleillée, celle d'une maison à Los Vilos, à trois heures au nord de sa Santiago natale. C'est là que ce Chilien de trente-six ans s'est retiré pour mener des recherches sur une prochaine création. Quelques semaines plus tard, le voilà projeté sur la scène du Festival d'Avignon, au lycée Mistral, devant un public français qui ne le connaît pas encore. Il y joue *Reminiscencia*, un conte du présent composé sur ordinateur pendant le confinement au gré d'associations d'idées et de motifs. Une pièce modeste, personnelle, intime, mais qui regarde les étoiles. Et somme toute une belle manière de se présenter au monde : dans ce récit composite d'une ville qui l'a vu naître et lutter, c'est son portrait à lui, enfant de Santiago, militant de gauche, artiste enquêteur, qui se reflète.

Comment êtes-vous arrivé au théâtre ?

Malicho Vaca Valenzuela : À sept, huit ans, j'ai été le protagoniste d'une série télévisée sur les droits des enfants. Ce fut ma première expérience d'acteur. Plus tard, j'ai étudié le théâtre à l'Université du Chili, d'où sont sortis de grands artistes comme Manuel Infante ou Alexis Moreno. La première année, j'ai commencé à mener en parallèle une carrière professionnelle : je jouais dans des films, des feuilletons télé et au théâtre. À vingt-trois ans, j'ai fini par laisser tomber le jeu pour écrire mes propres pièces et les mettre en scène.

De quoi parlaient vos premières créations ?

Malicho Vaca Valenzuela : À l'Université du Chili, les étudiants organisent un festival de théâtre autogéré, et ouvrent un appel à candidatures. J'y ai envoyé mon premier texte, une pièce de réalisme magique qui mêlait différents auteurs ayant travaillé sur le sujet de l'homosexualité sous la dictature : Pedro Lemebel, Andrés Pérez, Alfredo Gómez Morel. J'ai toujours été obsédé par des œuvres comme *Cent ans de solitude* de Gabriel García Márquez ou *L'île sous la mer* d'Isabel Allende. Je voulais comprendre comment on pouvait revendiquer la figure de l'homosexuel dans cette littérature qui a toujours tendu vers la dichotomie homme-femme, prince-princesse.

Comment est née Reminiscencia ?

Malicho Vaca Valenzuela : La pièce est née pendant la pandémie, mais pas immédiatement en tant qu'œuvre. Juste avant la pandémie, nous étions dans la rue. Un soulèvement social de grande ampleur a eu lieu en 2019, causé par l'inégalité économique, sociale et éducationnelle du pays. Ce qu'il se passait dans les rues était très fort, il y avait des affrontements très violents avec la police. Nous avons tous dû laisser nos activités artistiques de côté parce que ça n'avait plus d'utilité dans ce moment. Le passage d'une révolution inachevée à une pandémie mortelle m'a semblé très violent. À ce moment est apparu un théâtre digital joué sur Zoom, face caméra. Au départ, j'ai voulu mener une sorte d'enquête pour savoir si l'écran, dans ce contexte d'enfermement total, pouvait libérer de l'empathie, de la tendresse. J'avais étudié l'art du conteur pendant plusieurs années. Ce que je me demandais, c'est s'il était possible que l'écran, qui crée tant de distance, puisse se transformer en une espèce de feu de camp autour duquel se réunir et se raconter des histoires, et si cette histoire pouvait porter sur la vérité. Dans cet exercice, j'ai cherché le contact avec l'autre, le dialogue. J'ai posté des invitations sur les réseaux, les gens se sont connectés avec moi, ont trouvé ça très beau. Peu à peu, des professionnels du champ des arts vivants ont répondu à l'invitation. Le chemin s'est fait comme ça.



« Reminiscencia » de Malicho Vaca Valenzuela © Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon

Cela fait quelques années que la pièce existe. Entre temps, le contexte au Chili a évolué : il y a eu l'élection du président Boric, puis l'espoir déçu du changement de constitution. Comment cela joue-t-il sur la pièce ?

Malicho Vaca Valenzuela : Il y a eu un vrai espoir de changement social. Peu à peu, cet espoir s'est tari. Pourtant, la proposition était bonne. Nous avons fini par enterrer la possibilité de réécrire cette constitution héritée de Pinochet. Il faudra maintenant des décennies pour revoir la révolution. Ce que ce contexte apporte à l'œuvre, c'est que nous nous sommes désormais rendus compte à quel point l'ennemi, c'est-à-dire le fascisme, était puissant. Après avoir frôlé un changement radical, nous savons avec quelle puissance cet ennemi politique a réussi à inverser le processus. Ce fut une vraie campagne de terreur et de désinformation. Aujourd'hui, la pièce continue de refléter l'impossibilité, pour l'Amérique latine, d'être regardée avec les yeux du premier monde. Dans son discours d'acceptation du prix Nobel, intitulé « La solitude de l'Amérique latine », Gabriel García Márquez demande aux Européens de nous laisser jouer sur un terrain plus juste, et de cesser de nous regarder comme la bizarrerie du monde, comme cette chose exotique. Il semble que ce soit cette opportunité-là que nous ayons perdue.

D'une certaine manière, ce que montre la pièce, c'est que différentes mémoires peuvent s'opposer dans un même endroit. C'est particulièrement prégnant dans un pays aussi fracturé que le Chili.

Malicho Vaca Valenzuela : Oui, et en même temps, nous vivons dans une culture d'effacement de l'information, un pacte de silence. Nous sommes un continent qui n'a toujours pas retrouvé ses morts et ses disparus. Quand Pinochet a effectué son coup d'état, l'université a été complètement démantelée. Nous détenons une certaine information sur les étoiles, notre ciel est l'un des plus clairs du monde, mais nous ne sommes pas capable de savoir ce qu'il s'est passé avec les morts de l'indépendance. En outre, en termes naturels, nous sommes un pays sismique qui fait face à des tremblements de terre d'ampleur historique. Le Chili est dans un état d'effervescence constant, il ne cesse de s'effacer. Nos cultures indigènes — inca, maya, aztèque, mapuche — considèrent en outre que notre temple est la terre et la nature. Il n'existe donc pas de grande édification archéologique : il y a un lien profond entre la terre et l'être humain. Nous oublions cela, mais ça fait partie de notre génétique.

Comment cette pièce s'inscrit-elle dans votre travail de metteur en scène ?

Malicho Vaca Valenzuela : J'ai commencé depuis longtemps à questionner l'histoire des lieux et des bâtiments. Je l'ai fait avec *Las cosas que nunca dije* [2018] et avec *Paranoia* [2019], une expérience immersive pour une seule personne, que je guidais dans le bâtiment du Centre Gabriela Mistral, à Santiago, en donnant des instructions sur WhatsApp. *Reminiscencia* parle de moi, car c'est moi qui parle, mais en réalité les protagonistes sont mes grands-parents et la ville elle-même. Désormais, je veux enquêter sur ma propre histoire d'homosexuel dissident, révolutionnaire, dans un moment où, en tant qu'artiste, je me dis que l'art ne sert à rien et que ce dont j'ai besoin, c'est d'apprendre à fabriquer des cocktails Molotov ou d'apprendre à tirer — comme pendant la dernière révolte. Il me semble qu'il y a un feu intérieur chez les artistes latino-américains. Nous nous exprimons beaucoup à partir de la colère, avec la nécessité d'un changement radical dans la façon dont on comprend le dialogue artistique. Ce qui fait que je suis aussi un peu en colère contre le milieu artistique. C'est si prétentieux, et le théâtre se regarde lui-même. Alors d'une certaine manière, cette pièce marque un point de bascule dans ce que je veux faire à l'avenir. Ce que je faisais auparavant fonctionnait, c'était joli, mais c'était correct. Je ne peux pas encore dire que *Reminiscencia* articule un langage, mais il me semble que les gens sortent du théâtre en sentant que quelque chose a changé en eux, comme s'il y avait un quelque chose d'un sentiment révolutionnaire.

Reminiscencia met en scène des technologies qui représentent pour beaucoup des outils de contrôle, et qui sont souvent montrées ainsi dans l'art. Mais chez vous, montrer son écran sur scène est avant tout un geste intime.



« Reminiscencia » de Malicho Vaca Valenzuela © Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon

Malicho Vaca Valenzuela : Je cherchais de la tendresse. Lorsque j'ai créé la pièce, ces outils étaient les seuls que nous avions pour être mobiles. Je voulais savoir si l'on pouvait les articuler pour obtenir de la sensibilité, de l'émotion. Je me demande si le spectaculaire est nécessaire tout le temps, ou s'il est possible de créer quelque chose de génial avec le manque de ressources. À ce moment-là, je n'avais pas d'opportunités pour créer. Si l'on me donnait un million de pesos, je créerais probablement une œuvre magnifique. Mais il y a quelque chose dans ces outils numériques que personne ne

semblait remarquer et qui, peut-être, pouvait renfermer la mémoire des autres.

La pièce peut aussi rappeler le travail de Harun Farocki ou Hito Steyerl — des artistes de l'archive, du digital, et de l'image pauvre. Avez-vous un lien de pensée avec les artistes du champ des arts visuels qui travaillent sur ces outils ?

Malicho Vaca Valenzuela : La plus grande partie du travail est intuitive. Je n'avais pas ces références en tête : j'aimais la cartographie, les cartes mais aussi l'idée de la géographie émotive inscrite dans les corps. Mais je ne savais pas qui d'autre travaillait sur ces choses. Je sais seulement que j'avais lu quelques textes de Didi-Huberman sur les images. Aujourd'hui, je parle d'un collage de souvenirs collectifs, parce que je n'ai conçu les ni les cartes, ni les rues : elles sont l'œuvre de la communauté. Avant de monter sur scène au Festival International de Buenos Aires et de me retrouver face à un public, je ne comprenais pas la dimension de la pièce. Et peu à peu, des gens m'ont conseillé de m'intéresser à tel ou tel artiste. C'est comme cela que j'ai découvert Lotty Rosenfeld, par exemple, une artiste chilienne qui, dans les années 80, traçait dans les rues des lignes blanches par-dessus le marquage des rues pour dessiner des croix, manière de rappeler le nombre de disparus dans le pays.

Quel est votre sentiment face à la perspective de ce premier Festival d'Avignon ?

Malicho Vaca Valenzuela : La vérité, c'est que je ne connaissais même pas le Festival d'Avignon. J'ai appris qu'en 78 éditions, des artistes chiliens n'avaient été présentés qu'à deux occasions. Je suis donc le troisième. Maintenant, la ministre de la Culture du Chili est en contact avec moi pour me féliciter. Mais je ne sais pas ce que cela signifie. Ça ressemble à une sorte de consécration que je ne cherchais pas nécessairement. J'ai un petit vertige : est-ce que mon œuvre va plaire là-bas ? Les choses que je dis dans la pièce sont des choses que je pensais et pense réellement. Les questions que je pose sont des questions que je me posais réellement. Je n'ai pas voulu donner de leçons de pensée. Alors je ne sais pas comment je dois me sentir... C'est une exposition importante, je trouve. Je serai aux côtés de [Lola Arias](#), qui porte des méga-productions, ou Silvia Pérez Cruz, qui chantera à la fin. Il y aura à Avignon beaucoup de gens qui ont accès à beaucoup de privilèges, dans un pays de privilèges que je n'ai jamais eus, et je vais y aller avec cette pièce que j'ai créée sur un ordinateur, enfermé chez moi, en volant la connexion internet d'un voisin, parce que je n'avais plus d'argent pour la payer. Ce que j'aimerais dire, c'est que ma grand-mère a toujours voulu être célèbre, et il semble qu'elle y soit enfin parvenue.

Vos grands-parents ont-ils vu la pièce ?

Malicho Vaca Valenzuela : Mon grand-père jouait dans la première version. J'amenais mon ordinateur dans la maison d'à côté, je lui posais des questions et il apparaissait dans le Zoom. Il participait activement à l'œuvre, c'était beau. Ensuite, nous l'avons remercié, parce qu'il parlait trop. Il sentait que tout le monde le regardait, alors il parlait, parlait, parlait, parlait.

Propos recueillis par [Samuel Gleyze-Esteban](#)

« Reminiscencia », la révélation Malicho Vaca Valenzuela au Festival d'Avignon

par Amélie Blaustein-Niddam

18.07.2024



En toute fin de festival, il se passe souvent des miracles, des rencontres que nous n'attendions pas. Découvrir le metteur en scène, performeur et comédien Malicho Vaca Valenzuela en fait partie. *Reminiscencia* est un témoignage sensible, drôle et politique qui vous attrape par le bout des yeux sans jamais vous lâcher.

« Palmier romantique »

Cela ne vous a sûrement pas échappé, au moment des saluts, dans tous les spectacles, les artistes signent un cœur avec leurs doigts ou leurs mains en fonction de leur génération. Malicho Vaca Valenzuela le fera aussi, mais avant, bien avant, il va être le cœur pris par les racines, celle du palmier. Nous voici en 2021 en pleine pandémie. Malicho est confiné dans la toute petite maison de ses grands-parents à Santiago. En bon artiste, il crée avec ce qui l'entoure. Alors les stars du spectacle, ce seront eux deux, amoureux et ensemble depuis soixante ans. Mais pas uniquement. Il fait performance de toutes les traces que la ville laisse quand elle s'endort. Toutes les traces qui ne devraient pas être là. Tous les symboles écrits sur les murs dont on a perdu le sens. Bloqué chez eux, il ausculte Santiago sur Google Maps et découvre ici et là des plaques au sol. Elles parlent toutes d'amour, elles sont toutes signées d'un certain JRC et, surtout, elles sont ponctuées de cœurs et d'un... « Palmier romantique ».

Où vont tous nos souvenirs ?

Le dispositif scénique est une forme classique de conférence performée. Il est seul en scène, assis à une table, devant un micro. Il a devant lui un ordinateur et derrière lui un écran qui occupe tout l'espace. Il va lancer une présentation vidéo qu'il commente. Écrit ainsi, ça n'a l'air de rien, n'est-ce pas ? C'est exactement pour ça que nous n'avons pas commencé cette critique en vous décrivant le « décor ». Cette forme, très fragile, ne peut exister que par une présence parfaite au plateau. Lui occupe le théâtre du sol au plafond, juste avec un regard et un léger mouvement des bras qui reproduit à l'identique celui de son grand-père qui chante de vieilles chansons d'amour à tue-tête à sa dulcinée qui, elle, perd la tête. Les médecins savent cela, mais ne l'expliquent pas : les malades atteints de déficience mentale retrouvent toutes leurs facultés le temps d'une chanson ou d'un spectacle. Le temps que dure le morceau, sa grand-mère est là, sur « on ». Pourquoi l'éteindre ? Autant chanter tout le temps.

La bonne façon de faire la révolution

Reminiscencia dépasse de loin le cadre de l'intime. C'est un intime pluriel. Malicho Vaca, en zoomant sur les moindres détails de son quartier, nous raconte l'histoire politique de son pays. Non loin de son lieu de confinement se trouve une place où ont lieu tous les rassemblements et d'où partent toutes les révolutions. Et de belles révolutions, celle de 2006 pour lui, alors adolescent, qui a manifesté pour une éducation libre et gratuite pour tous et toutes. *Reminiscencia* est une collecte de fragments invisibles. Elle prouve qu'un regard d'artiste transforme un objet banal en chef-d'œuvre. L'obsession de Malicho pour les détails révèle du merveilleux et de l'inattendu. Il nous embarque loin, dans les tréfonds de l'histoire sociale de sa ville et, on le sait, Malicho, on ne fera plus jamais *sin ti*. Le spectacle vivant t'a vu, il te garde.



Jusqu'au 21 juillet à 11 heures
et 18 heures, lycée Mistral.

[Retrouvez tous les articles de
la rédaction sur le Festival
d'Avignon ici.](#)

Visuel : © Christophe Raynaud
de Lage

« Reminiscencia », la mémoire sensible



Artiste chilien travaillant depuis quinze ans dans le champ théâtral, Malicho Vaca Valenzuela tente de relier récit intime, regard sensible et histoire contemporaine du Chili. Une forme à la fragilité aussi revendiquée que structurelle qui, si elle ne convainc pas, ne peut que donner le désir de voir de futures créations de ce jeune artiste.

Comment un objet numérique imaginé pendant le confinement – et alors proposé sur Zoom – se transpose-t-il – en même temps que ses enjeux – sur une scène de théâtre ? Comment les conditions de production – et les questions de pure survie – façonnent-elles et contraignent-elles les œuvres et le travail des artistes ? Jusqu'à quel point l'humilité et la fragilité assumées suffisent-elles à soutenir une proposition ? Voilà certaines des interrogations suscitées par la découverte de *Reminiscencia*, création de Malicho Vaca Valenzuela, donnée au Festival d'Avignon, dont il signe le texte, la mise en scène, la dramaturgie, la vidéo, tout en assurant la régie générale et le jeu – cette polyvalence étant éloquente quant aux conditions de création précaires de ce spectacle. Si on liste ainsi ces questions, c'est aussi parce que ce seul en scène est ponctué de celles que nous adresse l'artiste chilien : « *Qui est responsable des sois sur lesquels on marche ?* » ; « *Que signifie détruire un endroit si vieux [ici un ancien hôpital de Santiago du Chili, NDLR] ?* » ; « *De combien de façons se souvient-on des espaces ?* » ; « *Sais-tu ce qui s'est passé au Chili ?* » ; « *Peut-on cartographier un souvenir ? Une mémoire ?* ».

Ces paroles, comme l'ensemble de son exposé, l'auteur, metteur en scène et comédien les dépile à une table – située à cour – avec pour seuls outils un micro et un ordinateur. Rejoignant cet espace au début de la représentation, il ne le quittera plus, tandis que l'écran de son ordinateur est projeté en arrière-plan. Il va, ainsi, fouiller dans son disque dur comme dans sa mémoire pour en exhumer différents éléments photographiques, vidéos ou musicaux – archives familiales, extraits de JT, exploration de sa ville via Google Earth... Comme il l'explique en introduction, *Reminiscencia* a été créé pendant la pandémie de Covid-19. Confiné dans son appartement de Santiago du Chili, l'artiste imagine un projet numérique, une « *cartographie des émotions et des identités chiliennes* ». Celle-ci s'ancre dans son quotidien et sa relation forte avec ses deux grands-parents, tout en s'appuyant sur des témoignages et divers matériaux collectés sur les réseaux sociaux et les Internets.

La pérégrination embrasse, à la fois, l'histoire d'amour de son grand-père et de sa grand-mère, la maladie d'Alzheimer de cette dernière, et la tendresse mutuelle partagée avec leur petit-fils, l'immense précarité des artistes au Chili, mais aussi la situation politique et sociale du pays, un vaste mouvement social l'ayant traversé en 2019 – renvoyant inévitablement aux luttes antérieures. Mais expliciter la genèse d'une création – qui d'objet numérique proposé à des individus confinés devient un spectacle présenté à l'international – ne suffit pas à la disculper de ses limites. Malicho Vaca Valenzuela a beau, dans un geste éminemment sincère et généreux, assumer autant que nommer la modestie et la fragilité à l'œuvre, *Reminiscencia* balance sans cesse entre promesse d'un propos plus conséquent et petites anecdotes touchantes, entre regard sensible et gentil survol.

En un peu moins d'une heure, le spectacle passe sans fard du coq à l'âne et enchaîne la description via Google Earth du quartier où vit l'artiste, l'évocation de la vole lactée – façon de vouloir créer de la poésie par la distance –, des visites fréquentes chez les grands-parents et l'évocation des luttes qui ont traversé le Chili. Autant de récits, d'allers-retours et de cheminements métaphoriques ou géographiques qui, en étant régulièrement évoqués avec des pointes d'humour et d'autodérision, sont traversés par la question de la mémoire. L'interrogation sur ce qui reste, ce qui est effacé ou relégué – volontairement ou non, par un pouvoir politique, une maladie ou des individus isolés – chemine en permanence, sans être, hélas, jamais attaquée plus frontalement et avec plus de complexité. Cette timidité quant à une forme qui délaisserait la douceur et le sentimentalisme – souligné par ailleurs par la diffusion récurrente de morceaux du célèbre trio romantique Los Panchos – maintient l'ensemble dans une tonalité délicate, tendre, inoffensive.

Si l'on saisit qu'elle est liée au moment de l'écriture et à la violence du confinement, cette atmosphère rassembleuse et réconfortante résonne aujourd'hui différemment. Elle en vient – et c'est dommage, tant ce projet est traversé d'inventivité, d'humour et de jolies trouvailles formelles, comme ce *split-screen* réalisé en direct sur l'écran – à neutraliser la démarche de l'artiste, à pasteuriser le spectacle en évacuant son potentiel politique, en rendant totalement anecdotique l'enjeu de la transmission de l'histoire au profit d'une forme par trop aimable. Au-delà de ces réserves, on ne peut faire l'économie de (se) rappeler le contexte de création de cette œuvre, et d'espérer que les différents théâtres ayant programmé *Reminiscencia* dans les mois à venir prennent leurs responsabilités et s'engagent à soutenir dans la durée cet artiste, afin qu'il puisse poursuivre son travail et continuer de créer des œuvres pour d'autres contextes, d'autres adresses.



© Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon

« Reminiscienca », dans l'intimité tendre et politique de Malicho Vaca Valenzuela

Révélation de cette 78e édition du Festival d'Avignon, l'artiste chilien invite à plonger dans son quotidien, de son enfance à aujourd'hui, au sein d'un pays en crise permanente.

19 juillet 2024

Le plateau est presque nu. Il y a juste, à cour, une table, une chaise, une lampe et un ordinateur. Artiste de l'économie de gestes et de moyens, **Malicho Vaca Valenzuela** propose de le suivre dans les rues de sa ville, Santiago du Chili, d'en découvrir les moindres recoins, d'en appréhender les problématiques et d'approcher au plus près de sa propre intimité. Imaginé pendant le confinement pour être partagé via Zoom, *Reminiscienca* est une œuvre hybride, plus numérique que théâtrale, qui joue du passage permanent entre réalité du plateau et virtualité de la vidéo.

« *Sin ti, no podré vivir jamás* »

Seul sur scène, en short et chemise à la cool, l'artiste chilien joue de la souris et emmène le public, via le grand écran placé derrière lui, dans son monde : dans sa maison, non loin du Mapocho, rivière qui traversa la ville ; chez ses grands-parents, qui habitent juste à côté ; et dans son histoire de la maternité jusqu'à ce jour. Proposant d'entrée de jeu au public de chanter avec lui *Sin ti* de Los Panchos, il déplace immédiatement le curseur. C'est lui, sa personnalité, sa capacité sans bouger à habiter le plateau qui sont au cœur de cet objet scénique inclassable.



© Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon

Et il en a, du charme et du bagout. Touchant et drôle, **Malicho Vaca Valenzuela** manie la dérision avec intelligence. Et au-delà de sa personne, dont on ne peut que tomber amoureux, c'est tout un univers qui défile devant nos yeux. Le voyage est immobile et dématérialisé, certes, mais il est guidé par la poésie, et l'on se laisse happer. Et peu à peu, derrière la déambulation innocente sur Google Street View, apparaissent les cris et les larmes, l'oppression et la révolte. Entremêlant les fils de la petite et la grande histoire, il juxtapose des images chères à son cœur, où ses grands-parents complices chantent ensemble de vieux hits, et des extraits de journaux d'information le montrant jeune, militant, pris dans les grands combats du Chili pour l'égalité et la justice.

► 19 juillet 2024

Petite forme et grande force



© Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon

En laissant deviner les blessures qui l'animent et le poussent, il touche au plus juste, à l'endroit du cœur. Au-delà des fragilités inhérentes à ce type de dispositif, la forme mériterait encore d'être resserrée. Mais **Malicho Vaca Valenzuela** en a conscience, et oriente le regard du public vers ce qui est sa grande force : un talent de conteur et une sensibilité qui ne peuvent que faire mouche. Le jeune artiste deviendra grand. C'est une certitude !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – *Envoyé spécial à Avignon*



Festival d'Avignon. “Reminiscencia”, au gymnase du lycée Mistral

Sg-T

Photo Christophe Raynaud de Lage

« Sans toi, vivre ne sert à rien... » Une vieille femme, emmitouflée dans des couvertures, fredonne un air ancien. Elle a les yeux en amande et le regard perdu. C'est la grand-mère de Malicho Vaca Valenzuela, jeune artiste chilien invité de la 78e édition du Festival. Reminiscencia n'est pas un objet théâtral.

Née pendant le confinement, l'œuvre, que présente sur scène l'artiste, est d'abord un voyage à travers la capitale chilienne par le truchement de son ordinateur, dont il partage l'écran avec le public. La mise en scène, réduite à son minimum, restitue l'atmosphère d'un coin de chambre éclairé d'une lampe de bureau. Celle de l'artiste lui-même, dans la modeste demeure parentale qu'il occupe dans un quartier populaire de Santiago du Chili.

Au gré de sa curiosité

Comme le soir au coin du feu, les spectateurs boivent les paroles de ce narrateur à la voix douce qui partage avec eux les détails cachés et les souvenirs retrouvés grâce à la magie du net. Google earth, très exactement. En quelques clics de l'artiste-conteur-geek, on prend de la hauteur, on vole, on plonge au gré de sa curiosité. Un hôpital désaffecté au dallage mystérieux, la place de la Dignité, noire de monde pendant les manifestations, le fleuve Mapocho qui serpente dans la ville, et dont on se demande combien de corps il a charrié pendant la dictature. Et puis ces 300 plaques disséminées dans les rues, et qui portent des messages d'amour. Une photo de famille qu'il épingle, des musiques retrouvées, un reportage des années 2000, où on le voit, tout jeune homme, parler à la télé... Cette constellation de documents numériques, cartographie de la mémoire d'une famille et d'une ville, forme un poème profondément touchant.

Gymnase du lycée Mistral, Reminiscencia, jusqu'au 21 juillet, à 11 h. Réservations au 04 90 14 14 14.

0 commentaire [Commenter cet article](#) ■



Festival d'Avignon : le rideau se baisse sur un renouveau du théâtre engagé

◆ [libération.fr/culture/festival-davignon-le-rideau-se-baisse-sur-un-renouveau-du-theatre-engage-20240720_T6HJ2KCIWFE47MLPH3PWRUFUBBQ](https://www.libération.fr/culture/festival-davignon-le-rideau-se-baisse-sur-un-renouveau-du-theatre-engage-20240720_T6HJ2KCIWFE47MLPH3PWRUFUBBQ)



Bilan

Article réservé aux abonnés

Cette édition 2024 signe dans les rues avignonnaises le retour de l'engagement, mais avec une qualité et une fraîcheur qui tranchent avec les spectacles cours de bien-pensance qui nous tapaient sur le système il y a quelques années.





«[Léviathan](#)» de Lorraine de Sagazan. (Christophe Raynaud de Lage/Christophe Raynaud de Lage)

par [Anne Diatkine](#)

publié aujourd'hui à 9h05

Écouter cet article

[Powered by Podle](#)

00:00

00:00

1x

On ne s'y attendait pas mais cette 78e édition du festival a marqué le retour et le renouveau d'un théâtre engagé, parfois pour le meilleur, avec notamment [Lacrima](#), la nouvelle fresque de Caroline Guiela NGuyen autour des mille histoires enfouies sous les plis de la confection d'une robe de mariée particulièrement prestigieuse. Mais aussi de l'emballant [Léviathan](#) de Lorraine de Sagazan, qui, par la grâce d'une mise en scène d'une beauté plastique saisissante, s'engouffre dans la violence de la justice ordinaire : celle des comparutions immédiates, avec la restitution de trois procès expéditifs de deux hommes et une femme.

On ne s'y attendait pas : ou plutôt, on avait pris l'habitude, depuis une dizaine d'années que des artistes et des spectacles dénoncent de manière relativement convenue et soporifique, au choix le sort fait aux migrants, à la planète, aux enfants, aux femmes, ou tout à la fois, sans jamais affecter le public par ailleurs rarement en désaccord avec les dénonciations. Il y eut un pic de désamour avec les œuvres à message, aux alentours de





2018-2019 où, à Avignon, la thématique sociétale était clairement revendiquée par l'ancienne direction du festival, et où l'on avait, plus ou moins douloureusement, ployé sous la lourdeur de l'infanterie utilisée pour nous convaincre au hasard des dégâts de la guerre ou du racisme. A l'époque, la professeure d'esthétique Carole Talon-Hugon, par ailleurs festivalière assidue, expliquait à *Libération* un «repli» vers les valeurs que peut véhiculer une œuvre au détriment d'une conception désintéressée de la création artistique.

Investissement corporel

Que s'est-il passé cette année pour que le vieil antagonisme par ailleurs un peu schématique entre l'œuvre sans autre finalité que l'invention esthétique et une conception utilitaire qu'on pensait surannée explose ? S'est-on tous, abruptement, converti à Edouard Louis qui traque la facticité et le décorum bourgeois des tenants de l'art sans pathos ? On s'est enthousiasmé pour le Soliloquio de l'Argentin Tiziano Cruz, corps frêle d'adolescent, qui nous alpague dans son combat contre les politiques de haine néolibérales menées dans son pays, et pas seulement, par une prise de parole frontale où l'artiste parle avant tout de lui, «*vide de langue, vide de territoire*» et interroge la place de l'art dans un pays où son «*corps disparaît face au désir d'une société blanche*». Dans la team *Libé*, on a préféré Soliloquio, qualifié de «*vraie découverte*», à Wayqeycuna, monologue à propos de la communauté du nord de l'Argentine d'où est originaire Tiziano Cruz, et troisième volet d'une autobiographie dramatique. A la fin du spectacle, l'artiste offre au public du pain fabriqué par des spectateurs et lui-même ainsi que du jus de pomme – guère pratique pour applaudir. Le pain, nouvelle hostie ?

De fait, l'engagement des spectacles hispaniques – l'espagnol étant la langue invitée du festival cette année – s'est associé au récit de soi, porté par un investissement corporel de toute nature, allant jusqu'au slam. Merveille de la première image de Sea of Silence de l'Uruguayenne Tamara Cubas, où sept femmes de toutes régions unissent leur voix sur un plateau recouvert de cristaux de sel, et se confondent avec les racines horizontales d'un arbre centenaire. Tendresse, aussi, du jeune metteur en scène chilien Malicho Vaca Valenzuela, mêlant dans son spectacle-conférence Reminiscencia les images de sa belle-grand-mère sans mémoire et des souvenirs politiques de sa ville, Santiago, enfumée par les gaz lacrymo à l'heure des soulèvements.

Art du déplacement

Le discours frontal et autobiographique, c'est aussi ce qui caractérise Niagara 3000 de Pamina de Coulon, présentée dans la sélection suisse du festival off et bien aimée dans ces pages. L'artiste qui ne dissocie pas sa pratique scénique de son activisme, suscite une écoute acérée grâce à des sauts de haute voltige langagière et un art de l'imprévu qui rompt définitivement avec le par cœur de la leçon, alors même qu'il s'agit encore et toujours de nous dire que l'engagement contre le réchauffement climatique, c'est ici et maintenant et pas après les vacances (en avion).





Cette année, même certaines pièces qui affichent une dramaturgie, avec des personnages et des acteurs censés se distinguer de leur rôle, ne cachent pas un objectif clairement militant, c'est-à-dire, tenus par la promesse de transformer la société. Dans *Hécube, pas Hécube*, le directeur du festival d'Avignon Tiago Rodrigues dénonce les mauvais traitements dont peuvent être victimes des êtres non seulement vulnérables mais n'ayant pas les moyens de le faire savoir. Et c'est bien sûr le cas de Lorraine de Sagazan avec *Léviathan* où «avec les masques réalistes qui redoublent leurs visages et les figent, les juges et les avocats deviennent les prêtres et prêtresses d'une terrible religion se nourrissant de sacrifices humains». Le décalage, l'art du déplacement, mais aussi l'investissement de son propre corps dans les récits autobiographiques militants : voici l'un des secrets de la réussite de certaines créations qui fait la différence avec les spectacles-cours de bien-pensance d'il y a donc une poignée d'année, une éternité. Cette édition, chahutée durant ses dix premiers jours par l'attente et l'inquiétude provoquées par les élections législatives inopinées ne pouvaient pas ne pas être politique. Pourtant, aucune venue de personnalité politique de premier plan pour soutenir le théâtre malmené, à l'exception de Christiane Taubira, pas même le moindre coucou de Rachida Dati, encore ministre de la Culture.



FESTIVAL D'AVIGNON. « REMINISCENCIA », UNE PLONGEE TOUT EN FINESSE DANS UN BARIO DE SANTIAGO



78e FESTIVAL D'AVIGNON. Reminiscencia – Texte, mise en scène, dramaturgie et vidéo : Malicho Vaca Valenzuela – Gymnase du Lycée Mistral – Les 17, 18, 19 et 20 juillet à 11h et 18h ; le 21 juillet à 11h.

Sur scène un bureau et un ordinateur. Malicho Vaca Valenzuela s'avance dans l'ombre et s'installe sur une chaise qu'il ne va plus quitter durant tout le spectacle. Muni de sa seule souris et au travers de sa voix douce et timide, il nous convie à une découverte immatérielle de son quartier de Santiago du Chili et à un voyage intérieur que nous vivrons sur l'écran de son ordinateur projeté en arrière-plan sur toute la scène.

C'est en 2021, durant le confinement lié à la pandémie que Malicho Vaca Valenzuela, dans son petit appartement d'un quartier populaire de Santiago du Chili, s'est lancé dans l'exploration de la vie et de l'histoire de son quartier au travers de témoignages et de souvenirs de ses habitants, de son histoire personnelle et d'images saisies sur Google Earth.

Malicho Vaca Valenzuela nous fait déambuler dans ce quartier central et populaire de la ville chargé d'histoire et haut lieu de revendications sociales, s'attarde sur de petites choses anodines comme les carrelages abandonnés d'un vieil hôpital que l'on doit détruire mais qui soulèvent pourtant de multiples questions. On s'amuse de quelques détails de vie saisis inopinément sur les photos et on s'interroge devant ces vieux graffitis politiques qui recouvrent les murs. Des graffitis dont on a oublié le sens mais qui évoquent tant de désarrois et de misère.

Puis, au hasard de ces pérégrinations, un examen détaillé de vues sur Google Maps révèle un beau témoignage d'amour sur un support inattendu. Des plaques métalliques – découvertes par hasard sur le sol des rues et dont on ignore l'usage – sur lesquelles sont gravés de poignants et magnifiques messages d'amour signés d'un cœur et de ce que Malicho Vaca Valenzuela appelle tendrement un palmier romantique.

Dans ce cheminement poétique et personnel, Malicho Vaca Valenzuela mêle histoire collective de son pays, de son quartier et histoires personnelles. Nous découvrons ainsi des vidéos de ses grands-parents, un vieux couple amoureux depuis soixante ans qui vit précairement dans le quartier. On est attendri par ce grand-père qui s'acharne à faire fonctionner un vieux poste de radio qui les relie au monde, qui permet à la grand-mère, atteinte de la maladie d'Alzheimer d'écouter des chansons de son temps qu'elle n'a pas oubliées, en particulier la chanson « *Sin ti* » – Sans toi – que le public reprendra en fin de spectacle.

Toutes ces images, qui accaparent sans cesse notre attention, qui créent la surprise, qui éveillent la curiosité ou attirent la compassion, sont accompagnées d'un commentaire tendre, poétique et faussement naïf de Malicho Vaca Valenzuela. Au travers de la découverte de ce quartier, d'anecdotes touchantes et de ces petites histoires personnelles, l'histoire agitée du Chili et la misère sociale de son peuple apparaissent constamment en filigrane, comme un ressenti. Malicho Vaca Valenzuela n'attaque pas de front ces problèmes politiques et sociaux, il les effleure avec finesse et poésie au travers de son texte léger, sensible et malicieux.

C'est une véritable découverte en cette fin de Festival et un petit bijou que nous offre ici Malicho Vaca Valenzuela. Le public, conquis et plein de compassion pour ces tranches de vie du bout du monde et pour ce peuple chilien si méritant, entonne « *Sin ti* » sur fond de karaoké, cet émouvant témoignage d'amour en totale osmose avec le spectacle.

Jean-Louis Blanc

Phpto C. Raynaud De Lage / Festival d'Avignon



Festival d'Avignon : une 78e édition au défi du temps présent



Festival d'Avignon 2024" width="2560" height="1707" id="4e0a742e">

Photo Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

Le Festival d'Avignon 2024, qui referme ses portes dimanche 21 juillet, a souvent semblé, au long des trois semaines qui s'achèvent, tirer à hue et à dia. Tandis que les artistes présents dans la Cour d'honneur, tout comme la langue espagnole, n'ont pas toujours fait florès, son salut vient, pour l'essentiel, des créateurs français.

En voulant « *chercher les mots* », selon l'objectif fixé par son directeur, **Tiago Rodrigues**, le 78e Festival d'Avignon, qui referme ses portes ce dimanche 21 juillet, aura finalement débouché sur une étonnante série de paradoxes. Reflet de la diversité de la création théâtrale, la programmation, alléchante sur le papier, a, à l'épreuve des planches, donné la curieuse sensation de tirer à hue et à dia. Elle a alterné les premières fois, parfois sublimes, et les retrouvailles, souvent manquées, a lutté contre la

violence du monde autant qu'elle l'a régurgitée, a paru davantage obnubilée par la vieillesse et les animaux – dindes, dindon, chien, cheval, albatros en peluche... – que par la fougue de la jeunesse, et a, sous les discours officiels d'ouverture sur le monde et d'accessibilité, donné, de temps à autre, l'image d'un art dramatique hors d'atteinte et replié sur lui-même. Comme si l'iconique manifestation, en dépit de son statut plus privilégié que celui d'autres, ne pouvait pas échapper aux inquiétudes qui traversent actuellement le monde du théâtre ; comme si les souffrances économiques présentes et, sans doute, à venir la poussaient à adopter une position artistique défensive ; comme si l'omniprésence de la finitude – des corps, du désir, du monde, des existences – traduisait, en creux, une peur des créateurs, désormais bien conscients qu'ils sont mortels.

Curieuse donc, forcément curieuse 78e édition du **Festival d'Avignon** qui n'a pas échappé aux effets de bord des contextes politique et sportif. Déjà anticipé d'une semaine par rapport au calendrier habituel à cause de l'organisation des Jeux olympiques, ce cru 2024 a également été percuté par la dissolution de l'Assemblée nationale et la tenue des élections législatives. Tandis que, durant l'entre-deux tours, **Tiago Rodrigues** a souhaité organiser une « Nuit d'Avignon » pour, à son échelle, participer au barrage contre l'extrême droite, les rues de la Cité des papes paraissaient bien vides, et inquiètes, durant les premiers jours, et il aura fallu attendre que l'essentiel des structures du Off entrent dans la danse, mercredi 3 juillet, mais aussi le début des vacances scolaires, 48 heures plus tard, pour les voir peu à peu se remplir et s'animer. Une impression corroborée par les chiffres finaux de fréquentation. **Si cette 78e édition est loin de la catastrophe industrielle et reste un indubitable succès avec un taux de remplissage qui « s'annonce au-dessus des 90% »**, selon les prévisions de **Tiago Rodrigues** livrées vendredi 19 juillet au micro de France Inter, il se situe « quelques points au-dessous de ce qu'on prévoyait il y a un mois, avant l'annonce de la dissolution », reconnaît le directeur, et surtout des 94% de fréquentation affichés en 2023.

La Cour d'honneur, un chaudron à haut risque

Il faut dire que, dès l'ouverture, cette 78e édition a paru faire le gros dos, et a pu impressionner son monde. Alors que, à l'occasion de la première d' **Absalon, Absalon** / créé par **Séverine Chavrier**, aussi captivant scénographiquement que difficilement accessible pour les spectatrices et spectateurs étrangers au monde de Faulkner, un dindon a voulu en découdre avec le public, **Angélica Liddell**, quelques heures plus tard, s'en est, quant à elle, violemment pris à la critique dans une embardée regrettable au vu non pas de la stricte dénonciation opérée, qui relève de la liberté de création et d'expression, mais des insultes proférées, qui relèvent du Code pénal. Au-delà de cette polémique, la performeuse espagnole a paru à la peine pour ses premiers pas dans la Cour d'honneur. Malgré son incontestable présence scénique, son **DÄMON. El funeral de Bergman** s'est révélé aussi éloigné du réalisateur suédois que dénué de créativité, se contentant de recycler ses éternelles provocations et de repasser les plats de ses sempiternelles obsessions, déjà bien labourées, et essorées, au gré de ses spectacles passés.

Prenant sa suite, quelques jours plus tard, dans l'antre du Palais des papes, les deux artistes polonais, Marta Górnicka et Krzysztof Warlikowski, s'y sont respectivement imposés comme le feu et la glace. Tandis qu'avec le chœur de femmes de son *Mothers. A Song for Wartime*, la jeune metteuse en scène a emballé les festivaliers, qui se sont levés comme un seul homme à l'issue de la représentation pour saluer ce geste politique et technique aussi puissant que pertinent, le maestro de Nowy Teatr, de retour à Avignon avec *Elizabeth Costello. Sept leçons et cinq contes moraux*, a fait fuir par grappes entières les spectatrices et spectateurs qui ont, peu à peu, déserté la Cour d'honneur durant la première. Malgré son impeccable maîtrise scénique, et sa



direction d'acteurs hors norme, **Krzysztof Warlikowski**, en s'emparant du double fictionnel créé par J. M. Coetzee, s'est livré à une longue et redondante interrogation sur l'existence et la finitude qui n'a pas provoqué le choc espéré.

Une programmation espagnole en dents de scie

Artiste complice de cette 78e édition, **Boris Charmatz**, à l'inverse, fait carton plein. Avec son iconoclaste proposition – dont la nature manquait dans ce cru 2024, tout comme les pièces à destination du jeune public – baptisée *CERCLES*, où des amatrices et amateurs étaient invités à rentrer dans la ronde, il a joyeusement lancé sa série de trois spectacles, poursuivie avec la reprise de *Liberté Cathédrale* et surtout avec la création de *Forever* qui a offert, au fil d'une succession de boucles dansées, une délicate immersion dans *Café Müller* de Pina Bausch. **Un succès à l'image du mince, mais convaincant, versant danse de ce Festival d'Avignon**, où, du *Close Up* de **Noé Soulier** au *Disappearing Act.* de **Yinka Esi Graves**, le reste des chorégraphes conviés ont su remplir leurs promesses.

En tant que langue invitée de cette 78e édition, après l'anglais en 2023 et avant l'arabe, au menu, tout comme Marlène Monteiro Freitas, du cru 2025, l'espagnol constituait l'autre fil rouge de ce **Festival d'Avignon**, et les propositions des artistes ibériques et sud-américains n'ont pas toujours réussi à pleinement séduire. Si l'artiste argentin **Tiziano Cruz** s'est imposé comme une révélation avec son magnifique *Wayqeycuna* et son plus fragile *Soliloquio* (*me desperté y golpeé mi cabeza contra la pared*), si la compagnie franco-catalane **Baro d'evel** a su enchanter les festivaliers avec *Qui som* ?, si le talentueux auteur et metteur en scène uruguayen **Gabriel Calderón** s'est montré bien inspiré par l'influence tyrannique de *Richard III* dans *Història d'un senglar* (*o alguna cosa de Ricard*), **Mariano Pensotti** et son itinérante *Ombre vorace*, **La Ribot** et sa *Juana ficción*, **Tamara Cubaset** son *Sea of Silence*, **Chela De Ferrari** et sa *Gaviota*, **Lola Ariaset** son *Los días afuera*, ou encore **Malicho Vaca Valenzuela** et son *Reminiscencia*, ont, à des degrés divers pour des raisons formelles ou textuelles, toutes et tous raté leur coup. Un échec relatif qui peut interroger sur le rôle du **Festival d'Avignon** dans l'invitation faite à de tels artistes qui, au vu de leurs moyens et de leurs conditions de production, peuvent, en l'absence de contexte dûment fourni au public, difficilement souffrir la comparaison avec des créatrices et des créateurs infiniment mieux dotés.

À l'image de ses compatriotes de la compagnie **Formiga Atómica**, créatrice d'un *Terminal* qui ne restera malheureusement pas dans les annales en raison, notamment, de son côté trop scolaire, le directeur portugais du Festival, **Tiago Rodrigues**, a lui aussi peiné à convaincre avec son *Hécube*, pas *Hécube*. Aux commandes de la troupe de la Comédie-Française, au cœur de la magnifique Carrière de Boulbon, largement sous-exploitée, le metteur en scène s'est essayé à un tissage entre la tragédie d'Euripide et l'histoire intime d'une comédienne mais, en brassant questions théâtrales, politiques et sociales, a accouché d'un mélange qui s'est fait au détriment de toutes ses composantes.

Les artistes français en force

Sans chauvinisme excessif, il est notable de remarquer que le salut de cette 78e édition du **Festival d'Avignon** vient, pour l'essentiel, des artistes français. Exceptions faites de **Baptiste Amann**, qui n'a pas su faire décoller son *Lieux communs*, lesté par une collection de lourdeurs intellectuelles, textuelles et scénographiques, et de **Lorraine de Sagazan**, qui a pêché par excès de théâtralité et par manque de nuances dans son exploration du fonctionnement de la justice baptisée *Léviathan*, **Caroline Guiela Nguyen** et son intense et percutant *LACRIMA*, **Gwenaël Morin**, **Jeanne Balibar**, **Marie-Noëlle** et **Thierry Dupont** et leur turbulent *Quichotte*, mais aussi, et surtout, **Mohamed El Khatib** et sa bouleversante *Vie secrète des vieux* et **Fanny de Chaillé** et



son virevoltant *Avignon, une école* ont donné à voir les plus beaux fragments théâtraux des trois semaines qui viennent de s'écouler. Apparemment aux antipodes l'un de l'autre, le premier aux commandes d'une troupe de seniors, la seconde à la tête des talentueux étudiants de La Manufacture de Lausanne, **le metteur en scène et la directrice du TnBA ont, tout comme Caroline Guiela Nguyen, démontré que le théâtre pouvait bel et bien associer intimité et société, érudition et émotion, exigence intellectuelle et accessibilité à toutes et tous.**

Des qualités qui valent aussi pour le travail de **Stéphanie Aflalo**. Avec sa *Médiation* aux contours aussi exquis qu'horribles, **la metteuse en scène s'est imposée comme la patronne des trois séries de *Vive le sujet ! Tentatives*** qui ont successivement occupé le magnifique écrin du Jardin de la Vierge du Lycée Saint-Joseph. Habituelle pépinière de talents, réceptacle de propositions embryonnaires, parfois capables de se transformer en spectacles en bonne et due forme, le dispositif co-conçu par le **Festival d'Avignon** et la SACD a, cette année, semblé manquer de souffle, à l'exception de la femme-cigale drôle et étrange imaginée et incarnée par **Rebecca Journo** dans *canicular*. Comme si l'émergence, ou assimilée comme telle, peinait désormais, à Avignon comme ailleurs, à dépasser les remparts qui s'érigent progressivement autour d'elle.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

20 juillet 2024/par Vincent Bouquet Vous aimerez peut-être aussi [Faire défiler vers le haut](#)



Récap

Festival d'Avignon semaine 3 : clap clap de fin

Cette semaine, on ondule avec le chorégraphe Noé Soulier, on cauchemarde avec le «Léviathan» de Sagazan. On se raconte des histoires et on est renversé.



Avignon, c'est presque fini et déjà nous manquent ces groupes d'amis circulant par grappes dans les rues de la ville, stationnant de longues minutes (heures ?) devant un mur d'affiches vantant les 1 683 spectacles recensés dans les 141 théâtres du festival off (vrais chiffres). «*Le seul en scène sur l'inceste il doit être fort... - Sinon il y a le seul en scène sur la fin de vie, t'en penses quoi ?*» Nous manquera aussi le délicieux spectacle des habitués du festival in. «*Qu'est-ce que tu dis ? - Je dis qu'on en a marre de Richard III, il y en a trop [des Richard III](#) - Et tu as vu comme ils étaient mauvais ces jeunes comédiens qui jouaient Isabelle Huppert ? - Elle devrait porter plainte.*» Nous manqueront un peu moins les sonnettes hystériques des vélos et de leurs conducteurs à tote bag, cherchant à optimiser dans les ruelles d'Avignon leur trajet entre le théâtre du Train bleu et celui de la Manufacture et ayant visiblement juré sur la tête de Jean Vilar qu'ils ne freineraient pas, dussent-ils renverser un couple de petits vieux.

Sur scène, ce sont d'autres véhicules et d'autres collisions qui nous auront transportés cette année – les voitures étant garées à plusieurs reprises sur les plateaux d'Avignon, que ce soit dans le fabuleux [Absalon, Absalon de Séverine Chavrier](#) ou dans [Los Días Afuera de l'Argentine Lola Arias](#). On se souviendra de ces corps butant et cognant. Celui de l'ancienne danseuse de Pina Bausch, Héléna Pikon, 67 ans, percutant les chaises du mythique Café Müller, dans [Forever de Boris Charmatz](#), ou les pas mal assurés de Belén González del Amo, [l'actrice non voyante de La Gaviota](#) de Chela de Ferrari. Cette année le festival a mis sur scène la vulnérabilité – [des vieilles et des vieux](#), des personnes en situation de handicap, des vies cabossés d'anciens détenus chez Lola Arias et dans [le beau Léviathan de Lorraine de Sagazan](#), et montré pourquoi elle pouvait être si puissante.

On adore

Close Up de Noé Soulier. Le chorégraphe français sublime le mouvement de ses danseurs virtuoses, qui se répondent comme en transe sur la scène de l'Opéra Grand Avignon. [Notre critique.](#)

On aime beaucoup

Léviathan de Lorraine de Sagazan. C'est une œuvre à la beauté plastique saisissante et inquiétante qui plonge dans trois comparutions immédiates comme dans un cauchemar sans issue. Fuyant le réalisme documentaire, elle incarne la dureté et l'humiliation de ces procédures ultrarapides. [Notre critique.](#)

Elizabeth Costello de Krzysztof Warlikowski. Pour son retour à la Cour d'honneur, le metteur en scène Krzysztof Warlikowski s'empare du personnage créé par le romancier JM Coetzee, l'écrivaine Elizabeth Costello. Une réflexion puissante sur la responsabilité morale qui devrait nous animer envers l'autre, humain, animal ou personnage de fiction, hélas un peu noyée dans ce cadre écrasant. [Notre critique.](#)

Pas mal

Forever de Boris Charmatz. Sept heures durant, le spectacle rejoue à plusieurs reprises le mythique *Café Müller* de la chorégraphe allemande, avec à chaque fois un groupe de danseurs différent. L'intérêt réside avant tout dans les variations. [Notre critique.](#)

Domage

La Gaviota de Chela de Ferrari. La metteuse en scène péruvienne dirige des comédiens et comédiennes mal voyants dans une interprétation décevante de *la Mouette* de Tchekhov. [Notre critique.](#)

Le billet

Le plaisir du récit. Empruntant les codes du thriller, du documentaire ou de la bonne série, de nombreux spectacles de l'édition 2024 du festival ont démontré que [les recettes éprouvées de la narration n'avaient rien perdu de leur pouvoir](#) pour attirer le public.

Le portrait

Malicho Vaca Valenzuela. Dans le drôle, politique et tendre *Reminiscencia*, spectacle hanté par le territoire, [le metteur en scène chilien](#) mêle son histoire personnelle et l'héritage social de son pays.

Bâtons rompus

Christiane Taubira. *«Il est important que ce gouvernement de gauche arrive le plus rapidement possible. Il y a des gens qui n'ont pas le confort suffisant pour patienter.»* Depuis Avignon, l'ancienne garde des Sceaux lançait un appel à l'union. Elections, laïcité, politiques culturelles, Nouvelle-Calédonie, racisme, justice, dissolution, responsabilité politique, offices notariaux, postes, écoles maternelles, *Richard III*, théâtre engagé... Elle s'est livrée à une discussion libre avec la journaliste Laure Adler. [Compte rendu](#).

See you l'année prochaine

La direction du festival a annoncé que [la langue arabe sera la langue invitée](#) du prochain festival d'Avignon, après l'anglais l'an passé, et l'espagnol cette année. La danse gagnera quant à elle le saint des saints Palais des papes, avec la chorégraphe Marlene Monteiro Freitas qui y présentera un spectacle en tant qu'artiste invitée de l'édition 2025.